This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

NYPL RESEARCH LIBRARIES
3 3433 07437515 9

LUCRÈCE

DE LA

NATURE DES CHOSES

PREMIER LIVRE

TRADUIT EN VERS

Et précédé d'une Préface

PAR

SULLY PRUDHOMME

PARIS
ALPHONSE LEMERRE, ÉDITEUR
PASSAGE CHOISEUL, 47

M.DCCC.LXIX

ASTOR LIBRARY
4930
OCT
3
1883
NEW YORK

Cette traduction du premier livre de Lucrèce a été entreprise comme un simple exercice, pour demander au plus robuste & au plus précis des poëtes le secret d'assujettir le vers à l'idée. Nous avons laissé & repris souvent notre travail, retournant au poëme de la Nature comme au meilleur gymnase, toutes les fois que nous avions besoin d'éprouver & de retremper nos forces. C'est ainsi que ce premier livre s'est trouvé peu à peu entièrement traduit. Les autres le seront-ils jamais? Ne devions-nous pas plutôt garder ce fragment qui, sans donner assez, nous engage trop? Ces scrupules nous auraient arrêté, si en effet nous avions cru signer une promesse, offrir autre chose au lecteur qu'une étude littéraire & philosophique. C'est donc une étude, rien de plus, & il y paraîtra, car nous nous sommes imposé la tâche, trop souvent puérile, de ne pas excéder dans notre traduction le nombre des vers du texte, nous permettant seu-

lement de les intervertir quand le ſens pouvait s'y prêter. Nous avons adopté l'excellente édition allemande de Jacob Bernays, qui fait partie de la collection des auteurs grecs & latins de Teubner [1].

Paſſionnément épris du génie de Lucrèce, nous ſommes loin toutefois d'épouſer la doctrine des atomes, qui, d'ailleurs, ne lui appartient pas; ce que nous admirons ſans réſerve, c'eſt le grand ſouffle d'indépendance qui traverſe l'œuvre tout entière & qu'on y aſpire avec enthouſiaſme.

La préface qu'on va lire n'eſt pas une critique directe de notre auteur, mais elle en contient implicitement le commentaire & ſépare notre opinion de la ſienne. Comme, en expoſant nos idées, nous avons néceſſairement rencontré les deux principaux courants de la penſée dans tous les temps, le matérialiſme & le ſpiritualiſme, on comprendra que nous ayons été entraîné fort loin, & l'on s'étonnera moins des proportions exagérées que cette préface a malgré nous dû prendre.

---

[1] A Paris, chez Haar & Steinert, 9, rue Jacob.

LUCRÈCE

DE LA NATURE DES CHOSES

IMPRIMERIE L. TOINON ET Cᵉ, A SAINT-GERMAIN

PRÉFACE

Nous nous propofons, dans les pages qui fuivent, de préfenter l'enfemble de nos obfervations fur l'état & l'avenir de la philofophie. Nous avons recherché, dans la nature même de l'intelligence, quelles font les caufes de la diverfité des doctrines en dépit de l'unité de la raifon; où en font les deux fyftèmes radicaux, le matérialifme & le fpiritualifme, touchant l'être & la raifon d'être des chofes; quelle transformation la méthode fcientifique eft appelée à faire fubir aux termes de la queftion métaphyfique; quel eft le domaine, quelles font les bornes de la connaiffance humaine. Un traité quelque peu complet fur de fi vaftes matières pafferait de beaucoup nos forces & notre ambition; des remarques & des notes mifes en ordre, voilà tout ce que nous prétendons donner au lecteur.

LA DIVERSITÉ DES OPINIONS.

Le plus férieux motif de découragement dans la recherche de la vérité, c'eft affurément la pro-

digieuſe diverſité des opinions humaines; des contradictions ſi nombreuſes & ſi frappantes ſemblent bien juſtifier tous les doutes ſur l'unité & la véracité de la raiſon. Les ſceptiques n'ont pas d'argument plus ſpécieux. Ces contradictions, en effet, ne s'expliquent pas ſeulement par la paſſion, qui eſt étrangère à la nature de l'eſprit même, elles ſe produiſent ſur des queſtions où nul autre intérêt n'eſt en jeu que celui de la vérité, où l'erreur paraît ne pouvoir provenir que d'un vice des facultés intellectuelles. On comprend que les problèmes sociaux, à supposer la bonne foi dans tous les partis, trouvent difficilement des solutions unanimes, car les opinions, immédiatement pratiques, ſont trop voiſines des intérêts pour ne point les ſuivre & ſe diviſer avec eux. Mais le diſſentiment n'eſt pas moindre, lorſqu'il s'agit de ſpéculations abſtraites qui n'ont qu'une influence très-indirecte ſur la vie poſitive. Des philoſophes, des ſavants, qui n'étudient que par pure curioſité, qui ne penſent que pour le fruit intérieur de la penſée, ſe rencontrent rarement & ne s'accordent preſque jamais. Il faut donc qu'en dehors des mobiles paſſionnels il exiſte dans la nature même de l'eſprit des cauſes de ce diſſentiment.

Il ne ſuffit pas d'alléguer que les penſeurs ſe placent à des points de vue différents, car quelque diſtants que ſoient entre eux ces points de vue, les regards ſont dirigés ſur le même

objet ; la connaiſſance en devrait être plus complète par la concordance de tous les aſpects. La différence des points de vue eſt plutôt propre à faire converger les eſprits qu'à les ſéparer. Ce qui les ſépare, c'eſt leur inégal progrès dans la réflexion, qui fait que leur vue a des portées très-différentes. En viſant la même choſe, fût-ce du même côté, ils l'analyſent différemment & ne s'en font pas la même idée, sans pour cela s'en faire une idée fauſſe. A proprement parler, les eſprits ne ſont pas en état de ſe contredire, parce qu'ils ne ſe rejoignent pas ; les uns devancent les autres. Le même langage ne peut ſervir à tous ; pour ſe contredire, il faudrait au moins qu'ils s'entendiſſent, ils ne s'entendent pas. Les diſcuſſions aboutiſſent preſque toujours au mutuel aveu d'un déſaccord ſur le ſens des mots ; or, ce ſens varie ſelon le degré de réflexion : tel mot prend un ſens plus profond pour l'un des interlocuteurs que pour l'autre. La conciliation reſte impoſſible, à moins qu'ils ne commencent enſemble un travail de définition, une recherche de commune méthode, & ſi la bonne foi eſt entière des deux côtés, la diſpute longtemps ſtérile pourra devenir une fructueuſe collaboration.

La raiſon, en effet, chez tous les hommes eſt de même nature, a les mêmes exigences & ſe poſe les mêmes queſtions. Sans cette identité de l'intelligence, le langage ne ſe fût jamais formé, car il implique la logique. La formation des lan-

gues & la poſſibilité de les traduire les unes dans les autres, témoignent aſſez de l'unité de la raiſon humaine. Il faut que chacun de nous, ſous peine de reſter inſociable, arrive progreſſivement à concevoir tout ce qu'il entend nommer, afin de participer au bienfait de l'entente commune. Cette entente ne porte malheureuſement pas ſur tous les objets de la connaiſſance, il s'en faut de beaucoup. Plus les notions deviennent abſtraites & s'élèvent, plus elles partagent les intelligences. L'acte le plus ſimple de l'eſprit, la perception des objets extérieurs au moment où ils impreſſionnent les ſens, s'opère en général ſans donner lieu à de longues diſputes; on arrive bientôt à se déſigner mutuellement les mêmes objets perçus, & tant qu'on ne porte ſur eux aucun jugement, qu'on ſe borne à les percevoir, on s'entend ſur les idées qui les représentent. Voici tel arbre, telle pierre, on ne peut qu'inviter les autres à les voir comme ſoi ; juſque-là, aucune diſcuſſion ne peut s'élever. Mais à meſure que les opérations de l'eſprit ſe compliquent, les chances de diſſentiment ſe multiplient. Les jugements portés ſur cet arbre ou cette pierre rencontreront ſans doute peu de contradictions, s'ils ne font que conſtater dans ces choſes les éléments très-diſtincts que les ſens peuvent y ſaiſir immédiatement, la couleur, la figure; il ſuffira d'une égale attention pour faire la même analyſe. Déjà les difficultés peuvent commencer ſi tous les obſervateurs ne

ſont pas capables d'une égale attention; mais où le déſaccord deviendra preſque inévitable, c'eſt lorsque les jugements, au lieu d'être des conſtatations immédiates, réſulteront d'un travail préalable de la penſée ſur les données ſenſibles; lorſque, par exemple, on tentera quelque définition de la choſe ou la moindre explication de ſon exiſtence. Dès ce moment, les divergences d'opinion deviendront telles, qu'on pourra douter que des eſprits qui concluent ſi diverſement ſoient de même nature & fonctionnent d'après les mêmes lois.

Nous croyons fermement que ces divergences n'impliquent pas de contradictions radicales, mais qu'elles naiſſent, comme nous l'avons dit, du développement inégal de la réflexion chez les individus. On met en préſence des penſées d'une maturité très-différente; il eſt impoſſible qu'elles concordent. C'eſt ce fait que nous voudrions étudier d'un peu plus près & ſuivre dans ſes conſéquences.

LA SPONTANÉITÉ ET LA RÉFLEXION.

Tous les hommes commencent par penſer ſpontanément, & la plupart ne penſeront jamais qu'ainſi, c'eſt-à-dire que les idées, les jugements, les raiſonnements, ſe forment ſans que l'eſprit aſſiſte à leur formation & en prenne conſcience. Comme un pianiſte frappe les touches, &, ſans

avoir beſoin de connaître le mécaniſme intérieur de l'inſtrument, ſans ſavoir comment ſe font les notes, les combine & en jouit; de même l'homme, en penſant, détermine la production de l'idée en lui, ſans apercevoir l'intime travail de l'intelligence; il agit ſur des reſſorts dont il provoque et attend les effets, mais dont l'agencement peut lui reſter toujours inconnu. Mais il peut, tout comme le pianiſte, regarder dans la machine, la démonter pièce par pièce pour étudier la nature des phénomènes qu'il y produit. La penſée dès lors n'eſt plus ſpontanée; en tant qu'elle obſerve ſes actes & s'en rend compte, elle eſt réfléchie. La réflexion dont nous parlons ici n'eſt pas la réflexion priſe au ſens littéraire, qui n'eſt qu'une concentration de l'eſprit ſur l'idée, elle eſt fort différente de l'attention. L'attention eſt impliquée à un degré quelconque dans toutes les opérations de l'entendement, elle n'en caractériſe aucune. La penſée peut même être ſpontanément attentive : on eſt fort attentif au théâtre, mais on ne s'aperçoit pas qu'on l'eſt. L'attention, dans ce cas, eſt l'exemple le plus frappant d'un effort inconſcient; elle eſt une eſpèce de reſſort, mû à notre inſu & à notre profit, & dirigé de nous au monde extérieur. On a peu étudié les manifeſtations ſpontanées de la vie intellectuelle; il y a là cependant un champ d'obſervations indéfini. On rencontrerait ſans doute dans cette direction le paſſage de la penſée à l'inſtinct. Nous devons

nous contenter ici de conſtater les deux applications diſtinctes de l'acte de penſer, la *ſpontanéité*, la *réflexion*, ſelon que l'eſprit ſe porte vers ſon objet extérieur ſans retour ſur ſes opérations propres, ou qu'au contraire il s'obſerve dans ſon travail de perception. Réfléchir ſur un objet, c'eſt donc le percevoir avec la conſcience qu'on le perçoit, c'eſt par conſéquent critiquer les moyens de le connaître, en un mot y appliquer une méthode, & par cette méthode l'analyſer & le connaître plus profondément. Du reſte, l'eſprit n'a pas deux modes de penſer, il ne fait jamais que percevoir; ſeulement, dans le cas de la réflexion, la perception de l'objet ſe complique de celle des facultés mêmes qui l'étudient, & ſuppoſe un acte de conſcience.

Mais quand cet acte de conſcience, qui crée la méthode, a-t-il dû ſe produire, quand commence la réflexion? Elle eſt toujours poſtérieure à la ſpontanéité, elle apparaît dès que l'eſprit ſent qu'il y a *problème*, dès qu'il est mis en demeure de répondre à une queſtion qu'il ne peut plus réſoudre inſtinctivement. Le ſimple fait de la queſtion, de l'interrogation, *l'acte de curioſité*, eſt tout d'abord ſpontané. L'enfant eſt queſtionneur & curieux, & cependant il ne réfléchit pas encore, ou du moins il n'a qu'une réflexion très-rare & très-obſcure. Ce qui détermine l'eſprit à réfléchir, ce n'eſt donc pas la curioſité même, c'eſt la difficulté qu'il rencontre à la ſatisfaire ; il

n'y a vraiment problème pour lui qu'à ce moment. Qu'on ſuppoſe, en effet, la curioſité ſatisfaite inſtinctivement à meſure qu'elle naît, la réflexion devient inutile, l'uſage ſpontané de la raiſon ſuffit à réſoudre les queſtions à meſure qu'elles ſe préſentent. Mais il n'en va pas ainſi; l'équilibre eſt fréquemment rompu entre la puiſſance ſpontanée de l'eſprit & la difficulté qui s'impoſe; à chaque inſtant ſa curioſité paſſe ſon intelligence inſtinctive; il eſt alors obligé de tâter ſes propres forces, de les diſpoſer & d'organiſer le ſiége de l'inconnu. C'eſt la criſe de la vie intellectuelle, ſon moment dramatique, l'initiation à une douleur & à une joie d'un genre nouveau qu'il n'eſt pas donné à tous de ſentir tout entières. Une curioſité proportionnée exactement à la puiſſance de l'entendement, un entendement meſuré à l'étendue des beſoins phyſiques, telles sont ſans doute les conditions harmonieuſes de la vie des bêtes. Peut-être l'homme riſquerait-il de diminuer ſa grandeur en cherchant à rétablir dans ſes facultés cet équilibre & cette paix, en nivelant ſa curioſité aux forces de ſon eſprit, en ſacrifiant la belle préſomption du déſir à la juſte portée de la fonction. Avoir poſé vainement de grandes queſtions, avoir déſiré connaître d'emblée & avant tout l'important du monde, ſon origine & ſa fin, n'eſt-ce pas plus glorieux pour l'eſprit humain que d'avoir réſolu de moindres problèmes & de ne s'être pas ſoucié des autres?

Tant que l'homme avait perçu, comparé, généralisé, induit, déduit, sans considérer ni contrôler la nature de ces divers actes, l'homme pensait comme il marche. Or, de même qu'il est contraint de prendre conscience de sa marche, de calculer ses pas & de les diriger par une volonté expresse dès que le chemin devient difficile, de même il a dû se sentir penser, il a dû observer en lui cette fonction & y devenir attentif pour la bien conduire, dès qu'il a rencontré de sérieux obstacles à l'intelligence de l'objet. A côté de la méthode naturelle, instinctive, qui n'est que la spontanéité de l'esprit, & ne varie sans doute point d'un homme à l'autre, des méthodes artificielles prirent donc naissance par la réflexion de la pensée sur ses propres actes. Toute méthode artificielle suppose une certaine expérience acquise du mécanisme intime de la pensée, & la méthode est évidemment d'autant plus sûre, que cette expérience est plus avancée & plus exacte. Dans l'histoire de la connaissance, on voit bientôt la réflexion se substituer à la spontanéité, des essais de méthode aux tentatives de la recherche instinctive. L'homme, en effet, n'a pas usé de ses facultés intellectuelles selon le vœu le plus strict de sa nature animale qui ne vise qu'à la conservation de l'espèce, il les a très-vite appliquées à l'étude plus noble & pour ainsi dire contemplative de tout l'univers. Aussitôt les problèmes les plus complexes se sont posés à sa raison novice.

Le progrès lent, quotidien, qu'elle pouvait ſpontanément accomplir dans la ſcience tout empirique des moyens de ſubſiſter, n'a plus suffi à cette ambition ariſtocratique de ſavoir pour ſavoir. La raiſon, repouſſée brutalement dès ſes premières démarches, s'eſt ſentie acculée. Ce ſentiment a provoqué en elle la première conſcience de ſon effort, & ſe retournant ſur elle-même, elle s'eſt dès lors par la réflexion emparée de la direction de ſon entrepriſe.

Il importe de remarquer que depuis ce moment le progrès de la ſcience entière eſt reſté intimement lié au progrès de la réflexion qui, sous le nom de logique & depuis Ariſtote, a tenté de s'organiſer en ſcience particulière.

La ſeule ſpontanéité de l'eſprit s'attache aux données ſenſibles dans l'ordre où elles ſe préſentent, elle obſerve & juge à meſure qu'elle perçoit, elle n'eſt capable d'inſtituer aucune expérimentation, elle ne provoque pas les queſtions, elle les rencontre & les réſout par une aſſimilation inconſciente, comme ſe fait la digeſtion.

La réflexion, par l'analyſe des lois de la penſée, tend à déterminer de mieux en mieux les conditions mêmes de la connaiſſance ſous la variété des objets, & par ſuite à bien poſer ces conditions dans une recherche quelconque. Elle tend à une méthode unique, mais progreſſivement, & comme tous les eſprits ne poſſèdent pas au même point cette faculté d'analyſe logique, il se pro-

duit en réalité autant de méthodes artificielles qu'il y a de degrés dans la réflexion. Ces méthodes ſont le plus ſouvent vicieuſes parce qu'elles ſoumettent l'étude de toutes choſes à un régime logique incomplet, qui n'eſt applicable qu'à un certain ordre de faits. Le plus grand exemple qu'on puiſſe fournir de ces partis-pris malheureux, c'eſt le procédé logique de Spinoza qui, pour avoir voulu démontrer mathématiquement des vérités de l'ordre empirique, s'eſt refuſé tout le bénéfice de la méthode expérimentale. Quand elle eſt pouſſée au delà de ſon domaine propre, une méthode artificielle perd les avantages de la ſpontanéité & nous met en défiance contre elle-même. Cela eſt ſi vrai qu'on en appelle toujours malgré ſoi des ſyſtèmes au bon ſens qui n'eſt autre que la ſpontanéité de l'eſprit humain. Et il arrive ſouvent que, pour juger ſes propres doctrines, le philoſophe ſe deſſaiſit de la direction réfléchie, voulue, de ſon intelligence, la remet à la nature par un retour de confiance, & laiſſe en lui une ſouveraine raiſon, la raiſon pour ainſi dire impersonnelle, prononcer en dernier reſſort ſur la validité de ſes travaux méthodiques. Quel penſeur n'a ſenti parfois toute ſon œuvre reviſée, infirmée ou confirmée par cette ſecrète juridiction : il ne faut pas en être dupe, elle n'eſt pas toujours le bon ſens, elle n'eſt ſouvent que le ſens commun, & tandis que le premier eſt en quelque ſorte la réſultante harmonieuſe et inſtinctive de toutes les

facultés intellectuelles, le ſecond n'eſt la plupart du temps que la ſomme des préjugés traditionnels.

Toutes les doctrines fameuſes qui ont ouvert des voies nouvelles à la penſée humaine ont marqué un pas de plus dans la réflexion ; elles n'ont été que des logiques profondes, trop éloignées de la ſpontanéité vulgaire pour être toujours compriſes de leur ſiècle. L'iſolement des grands penſeurs ne doit pas nous ſurprendre. On peut dire ſans exagération que les efforts de la réflexion ne ſont pas plus naturels à l'eſprit que les exercices de la corde raide ne le ſont au corps ; la foule ne ſuit pas mieux le penſeur dans ſes ſpéculations que l'acrobate dans ſa voltige, ce ſont des tours de force qui s'exécutent au-deſſus de ſa tête.

La diſtinction que nous venons d'établir entre la ſpontanéité de l'eſprit & la réflexion, explique ſuffiſamment la difficulté qu'éprouvent les hommes à accorder leurs opinions. De la plus naïve ſpontanéité à la plus conſciente réflexion, qui ſont les deux termes extrêmes de l'acte de penſer, il exiſte une infinité de degrés et de variétés dans le développement d'eſprits également bien doués d'ailleurs.

Les enfants, la plupart des femmes, les gens ſans inſtruction, n'obſervent pas la marche de leur penſée, ils raiſonnent ſans ſe rendre compte des mots : *or*, *car*, *donc*, etc., & concluent par une néceſſité dont ils ſentent la force, mais dont ils

ne ſongent même pas à pénétrer le ſecret. Leur curioſité va en avant, au haſard, ſans règle ni but déterminé. Leurs queſtions manifeſtent bien un beſoin intime de leur eſprit, mais ſont poſées ſans aucun plan préconçu, ſans nulle préviſion méthodique d'une concordance entre les ſolutions partielles obtenues. Cette claſſe eſt très-propre à recevoir l'erreur, parce que ſon ignorance la rend confiante & crédule, mais elle n'eſt guère capable de l'engendrer par elle-même, elle ne conſidère, en général, que les objets les plus immédiats, les plus voiſins des ſens ; ſa curioſité, quoique vive, ne devance que fort peu ſa connaiſſance acquiſe, &, dans les limites reſtreintes de ſes recherches, elle trouve dans la méthode inſtinctive un guide très-ſûr.

On rencontre enſuite une claſſe nombreuſe de gens qui ne ſont ni des manœuvres ni des penſeurs, mais qui, voués à des profeſſions, ſinon manuelles, du moins encore pratiques, ont reçu les éléments des diverſes ſciences qui s'y appliquent, & s'en ſont aſſimilé les méthodes particulières. Ils n'ont, à vrai dire, pas grande conſcience de ces méthodes & en uſent comme des produits de la réflexion d'autrui. Souvent ces études ſuperficielles ont suffi pour détruire en eux la ſpontanéité au profit d'une logique bornée, de ſorte qu'ils ſont parfois, avec beaucoup plus de prétention, plus éloignés du vrai que la claſſe précédente. C'eſt un des réſultats fâcheux de la

diviſion du travail intellectuel néceſſitée par les beſoins divers de la vie ſociale; toute profeſſion excluſive tend à détruire l'harmonie des facultés. On peut ranger dans une catégorie voiſine une foule d'hommes d'eſprit, de lettrés & d'artiſtes, que des fonctions tyranniques, ou au contraire, une fantaiſie toujours flottante, ont empêché de penſer entièrement & à fond.

Puis on trouve la claſſe des penſeurs, de ceux qui ſe ſont conſacrés à remuer les idées; les ſavants & les philoſophes. Ceux-là ont certainement plus réfléchi que les autres, c'eſt leur métier, mais c'eſt préciſément chez eux que ſe remarque le développement le plus inégal de la réflexion. Il ne faut pas s'en étonner : tandis que les autres ſe rencontrent à peu près tous ſur le terrain vague du ſens commun & s'y arrêtent au même niveau, ceux-ci vont juſqu'au bout de leur énergie intellectuelle, &, en l'épuiſant tout entière, accuſent à des profondeurs différentes tous les degrés de leur diverſe puiſſance d'eſprit.

Enfin, nous ne ſavons trop quel rang donner dans cette hiérarchie aux hommes qu'une croyance traditionnelle diſpenſe d'élaborer eux-mêmes aucune doctrine. Ils ne peuvent que nous engager à croire comme eux, & nous ne pouvons que les ſupplier de rendre évident ce qu'ils croient; mais, en général, ils s'ôtent tout moyen de faire cette preuve, en déclarant l'incompétence de la raiſon ſur la choſe même à prouver.

Il ſuffit de jeter un coup d'œil ſur ce tableau des divers degrés de la réflexion chez des hommes qu'on ſuppoſe d'intelligence égale, pour ſe convaincre qu'entre les diverſes claſſes l'accord des opinions eſt impoſſible, & que dans une même claſſe le diſſentiment doit être très-fréquent. Les eſprits, ſans voir néceſſairement faux, voient plus ou moins profondément; ils n'ont même pas la reſſource de communiquer entre eux. Le même mot peut affecter autant de ſignifications différentes qu'il exiſte de degrés poſſibles dans l'analyſe réfléchie de l'objet déſigné, & certains mots compris des uns, peuvent être tout à fait dépourvus de ſens pour les autres. Les exemples de ces malentendus abondent dans toute diſcuſſion, &, pour ne ſignaler que ceux qui intéreſſent la philoſophie, le mot *abſolu* n'a tout ſon ſens que pour une perſonne ſur mille; quelques ſavants mêmes ne l'entendront peut-être jamais, & leur dédain pour l'objet lointain qu'il déſigne ſe ſent parfois de leur dépit de ne point l'entendre. Le mot *eſprit* oppoſé au mot *matière*, ſignifie pour les hommes les plus ſimples, la matière même extrêmement ſubtiliſée, une flamme, un ſouffle. D'autres vont plus loin, mais, procédant toujours par abſtraction des propriétés ſenſibles, n'arrivent jamais à imaginer l'eſprit ſans le localiſer, ce qui eſt encore le matérialiſer. D'autres renoncent à l'imaginer & le conçoivent négativement; tout ce qui ne rentre pas dans leur notion, de la matière

eſt pour eux eſprit, mais dès lors ils ne ſavent comment expliquer la relation de l'eſprit & de la matière dans l'homme. On rechercherait vainement toutes les nuances introduites dans le ſens de ce mot, ſelon la profondeur de la réflexion.

Il réſulte de tout ce qui précède que la diverſité des opinions ne prend pas uniquement ſa ſource dans l'erreur ni dans une incompatibilité eſſentielle des intelligences. Chaque homme eſt capable d'analyſer juſqu'à un certain degré qui n'eſt pas le même pour tous; en tant qu'il juge l'objet par le rapport qu'il abſtrait de ſes perceptions, il ne ſe trompe pas, mais d'autres peuvent abſtraire des mêmes perceptions un rapport différent, plus étendu ou plus reſtreint. Si donc le vocabulaire ne fournit pas autant de mots diſtincts que l'objet comporte de définitions progreſſives, le malentendu & le déſaccord ſont inévitables.

La raiſon eſt une, mais la réflexion se développe par moments ſucceſſifs dans l'éducation de la penſée individuelle et dans l'hiſtoire de la penſée humaine; & à chaque moment de ce progrès les mêmes perceptions d'un objet, plus profondément analyſées, changent de ſignification pour l'intelligence.

PERCEVOIR ET COMPRENDRE.

Lorſque nous diſtinguons la connaiſſance ſpontanée de la connaiſſance réfléchie, nous ne pré-

tendons nullement qu'elles s'opèrent toujours ſéparément & que l'une ou l'autre ſoit excluſive dans chaque eſprit; nous ſommes convaincus au contraire qu'il n'eſt perſonne qui ne les poſſède toutes deux enſemble, mais dans une proportion très-variable. C'eſt leur inégale meſure qui fait la diverſité des opinions. La bonne éducation des facultés ne conſiſte pas à ſubſtituer la réflexion à la ſpontanéité, mais à exercer le plus poſſible la première pour bien juger le témoignage indiſpenſable de la ſeconde. La réflexion n'agit que ſur les données ſenſibles, leſquelles ſont néceſſairement ſpontanées & conſtituent la communication de l'eſprit avec ſon objet. Nous croyons fermement que toute ſcience digne de ce nom eſt fondée ſur l'obſervation & l'expérience, c'eſt-à-dire ſur les perceptions immédiates qui ſe forment ſpontanément en nous; nous ſommes donc bien loin d'admettre qu'aucune doctrine puiſſe être créée par la réflexion pure.

La baſe de toute ſcience eſt donc, à notre avis, un enſemble de données ſenſibles ou perceptions immédiates qui ſont l'œuvre de la ſpontanéité de l'eſprit, & la fin de toute ſcience eſt un ſyſtème de rapports que la réflexion découvre dans ces données & qui les rend *intelligibles*.

Mais qu'eſt-ce donc que cette intelligibilité des perceptions immédiates? L'eſprit, avons-nous dit, eſt un, ſa nature eſt la même chez tous les hommes, bien qu'à des degrés différents de conſ-

cience de lui-même. Or, à tous les degrés il a les mêmes beſoins, il n'eſt ſatisfait qu'aux mêmes conditions. Ces conditions, les voici : avant tout *percevoir nettement* les matériaux de la penſée, c'eſt-à-dire bien diſcerner les ſenſations & leur diviſion ſpontanée en groupes ou unités diſtinctes; enſuite *comprendre*, c'eſt-à-dire répondre ſur chaque unité aux queſtions ſuivantes : qu'eſt-elle? quelle eſt ſa raiſon d'être? Ainſi, l'eſprit veut d'abord voir diſtinctement ſa donnée, puis ſavoir ce qu'elle eſt, ce qui la diſtingue & la définit; enfin il ne ſe contente pas de conſtater ſon exiſtence & les rapports intrinſèques conſtituant ſon unité, il ne la conçoit pas ſans rapports extrinſèques poſant ſon exiſtence & ſes conditions, il demande la cauſe, le comment & le pourquoi de l'objet; & s'il ne les trouve pas en dehors de l'objet, il faut qu'il les trouve dans la néceſſité de ſes rapports intrinſèques, qu'il conçoive ceux-ci comme ſubſiſtants par eux-mêmes. Il n'eſt pas d'homme qui ne ſente ce problème dans tout objet perçu, & qui n'en eſſaie la ſolution; les perceptions ne ſont rendues intelligibles qu'à ce prix.

LES DEUX MODES D'EXPÉRIENCE.

Pour déterminer quelle eſt la part de la ſponta-néité & celle de la réflexion dans l'état actuel des connaiſſances, nous devons examiner où en ſont

les doctrines ſur l'être & la raiſon d'être des choſes qu'atteignent nos moyens d'obſervation & d'expérience. Nous rappelons que ces moyens ſont de deux ſortes : par l'expérience externe que nous tenons de nos ſens, nous conſtatons en nous des affections auxquelles nous attribuons des cauſes hors de nous; par l'expérience interne, nous conſtatons dans nos affections & dans nos actes quelque choſe de nous-même, ſi peu que ce ſoit. Commençons par examiner l'œuvre de l'expérience externe, les données qu'elle fournit à l'eſprit, & comment l'eſprit réſout ſur elles les queſtions d'être & de raiſon d'être dont la ſolution peut ſeule les rendre intelligibles, les faire comprendre.

EXPÉRIENCE EXTERNE.

La première exigence de l'eſprit, percevoir nettement avant de juger pour être en état de juger, ſe rencontre chez l'enfant & chez l'ignorant au même degré que chez l'homme cultivé. Chacun s'efforce également d'accommoder ſes ſens à l'impreſſion, chacun y eſt également attentif, mais les différences commencent à l'acte de comprendre. En ſe demandant : qu'eſt-ce que cela? les uns ſeront beaucoup plus exigeants, plus difficiles à ſatisfaire que les autres. Cette queſtion n'a pas pour tous la même portée ; la portée du comment & du pourquoi ſera auſſi très-diverſe. Il

eſt aiſé de s'en rendre compte. Il y a une diſtinction ſpontanée des groupes de perceptions ou objets de la penſée, que la nature ſe charge en quelque ſorte d'opérer ſans le concours de notre volonté pour notre conſervation & notre utilité; elle l'opère dans l'eſprit des bêtes comme dans le nôtre, & il y a une diſtinction plus analytique, plus profonde, d'objets élémentaires conſtituant les premiers, qui eſt un fruit de la ſcience réfléchie. Ne nous flattons pas d'apprendre à l'enfant à diſtinguer un chien d'un cheval, un arbre d'une pierre, nous ne pouvons que lui donner l'occaſion de les diſtinguer lui-même en lui déſignant ces objets, déſignation qui conſiſte à le mettre ſur la voie de percevoir comme nous & qui ſerait évidemment impoſſible ſans l'initiative ſpontanée de ſes facultés. Le monde s'offre dans la perception de l'enfant, comme dans la nôtre, en groupes naturels de ſenſations liées entre elles d'une manière conſtante & qui correſpondent à l'unité directement inacceſſible de leur cauſe extérieure. Cette unité, nous l'appelons vie, cohéſion, continuité, impénétrabilité, etc., quand nous nous préoccupons d'en définir le principe; mais à l'eſprit de l'enfant, elle s'impoſe comme lien des ſenſations groupées, ſans qu'il ſonge à diſtinguer ſes ſenſations de leur cauſe extérieure, l'image ſenſible de l'objet réel qui la fait naître en lui. Plus tard, la réflexion conduit l'homme à examiner l'unité du groupe ſenſible acceptée

jusque-là instinctivement, à l'analyser dans ses perceptions élémentaires pour découvrir le principe de cette unité, & comme il ne le trouve confiné dans aucune perception élémentaire, il l'attribue à une influence extérieure à la donnée sensible, ne tombant pas sous les sens, mais coordonnant les sensations, qu'il appelle force, vie, âme, &c... Cette seconde distinction des êtres n'est déjà plus spontanée, mais elle est le résultat d'une réflexion encore superficielle. Cette connaissance demi-réfléchie est la plus commune, c'est à peu près la métaphysique de tout le monde. Il importe de bien montrer quel est cet état de la pensée & combien il est propre à entraver le progrès de la réflexion scientifique.

La connaissance spontanée qui suffit à l'homme comme aux animaux, pour la satisfaction des besoins essentiels, n'est à proprement parler qu'un rêve, une pure illusion, une sorte d'hypothèse instinctive, & quiconque ne s'en est pas aperçu en est encore au début de la vie intellectuelle. Pour l'enfant, comme nous venons de le remarquer, & pour beaucoup d'hommes faits, la sensation de l'objet se confond absolument avec l'objet même, & ainsi l'ensemble de leurs sensations leur paraît être le monde extérieur. Rien ne leur semble s'interposer entre le monde & eux ; ils s'imaginent que les couleurs appartiennent aux objets extérieurs, en font une qualité propre, tandis qu'elles n'en font que des signes

en nous & répondent en eux à des propriétés d'un ordre tout autre. Ils prennent le rideau ſur lequel ſe réflète le fantôme du monde pour le monde même. Le mot arbre, par exemple, ſignifie réellement deux choſes, un groupe de ſenſations figurées, vertes, brunes, réſiſtantes, &c., & l'objet qui, en nous impreſſionnant, eſt cauſe en nous de ces ſenſations. Pour l'enfant & pour l'ignorant, l'image & l'objet ne font qu'un. La connaiſſance ſpontanée fait donc concevoir comme exiſtant hors du moi des états ſenſibles du moi, elle *extériorise* les ſenſations mêmes & les montre comme des propriétés & non comme des ſignes de l'objet extérieur. Il s'eſt écoulé des ſiècles avant que ce mirage pût s'évanouir ſous la réflexion; la phyſique d'Ariſtote prouve à quel point il eſt naturel à l'eſprit; la gloire de Deſcartes & de la phyſique moderne eſt de l'avoir diſſipé. Mais il s'en faut bien que les ſavants aient tous conſcience du progrès qu'ils ont fait faire à la réflexion, & beaucoup d'entre eux parlent encore de la matière comme s'ils vivaient au temps d'Épicure. Ils en ſont encore à cette connaiſſance demi-réfléchie dont nous voulons ſignaler la faibleſſe & le danger; ils infèrent encore de la ſenſation à l'objet ſans avoir complétement & réſolûment diſtingué l'une de l'autre. Nous allons, pour eſſayer de les en convaincre, paſſer rapidement en revue leurs notions de l'être des choſes dans les ſciences fondamentales, phyſique, chimie, phyſiologie.

Occupons-nous d'abord de la phyſique & voyons où elle en eſt de ſa conception de la matière.

DE LA MATIÈRE EN PHYSIQUE.

La phyſique reconnaît chaque jour qu'elle a pour miſſion principale d'étudier la cauſe extérieure des ſenſations, de rechercher quelles ſont dans les objets extérieurs les propriétés qui nous les rendent perceptibles, qu'eſt-ce que la couleur, le ſon, la chaleur, le poids, &c. Il lui appartient par conſéquent de définir le rapport réel des ſens au monde extérieur & de faire tomber toutes les illuſions de la connaiſſance ſpontanée. Elle a préparé admirablement la ſolution du problème, mais elle ſemble ne pas apercevoir toute la portée de ſes notions acquiſes; on dirait qu'elle craint de réfléchir à fond ſur ſes données.

Il eſt ſuffiſamment établi aujourd'hui que la diverſité de nos ſenſations (couleur, chaleur, ſon, &c.), eſt due aux propriétés différentes des nerfs, optiques, tactiles, acouſtiques, &c., mais que le phénomène extérieur qui affecte les nerfs eſt toujours le même, à ſavoir, la vibration, un mouvement identique en nature au mouvement conſtaté & créé par le toucher, bien que l'agent excitateur ne ſoit pas le même pour tous les ſens & qu'il puiſſe être ſouvent trop ſubtil pour être meſuré par les nerfs du tact. Une preuve bien

décifive de ce fait, c'eft qu'il fuffit de toucher un nerf quelconque pour déterminer la fenfation, fans avoir recours à l'agent ordinaire qui l'ébranle. Ainfi tout phénomène d'impreffion fur nos fens eft un phénomène de l'ordre tactile, & la méthode de la phyfique confifte jufqu'à préfent à tenter la converfion de tous les phénomènes d'impreffion en fimple mouvement vibratoire d'un milieu élaftique ébranlant les nerfs. Toutes les prévifions du calcul fondées fur cette idée préconçue s'étant vérifiées par l'expérience, l'hypothèfe confine à la réalité. Les conféquences en font immenfes. Si nous pouvons acquérir quelque notion de l'être des chofes extérieures qui nous impreffionnent, nous ne l'acquerrons donc qu'en étudiant la caufe du mouvement & de la réfiftance dans le phénomène du toucher. La matière ne fe définirait donc plus pour nous que par un feul de nos fens; elle ne ferait pas : « tout ce qui tombe fous les fens », mais plus fpécialement : tout ce qui eft de nature réfiftante, encore bien que notre propre tact foit fouvent trop groffier pour en percevoir la réfiftance. Mais on va voir que cette dernière définition de la matière, fi bien juftifiée par l'état actuel de la fcience, identifie abfolument la matière à ce qu'on nomme la force, & rend inintelligibles les idées d'inertie, de maffe, de folidité & même de volume, telles qu'elles font encore conçues par la plupart des phyficiens. S'imaginer que la matière eft effentiellement éten-

due, inerte, ſolide, c'eſt conſerver les illuſions de la connaiſſance ſpontanée. Quand nous ſentons qu'un objet nous réſiſte, nous ſentons que nous déployons contre lui une activité ſpéciale que nous appelons notre force muſculaire ou phyſique; or le ſentiment que nous avons de cette force déployée par nous, nous révèle en même temps la nature de la choſe qui nous réſiſte, par la raiſon bien évidente que deux choſes qui n'auraient rien de commun ne ſe rencontreraient en rien, & que, en tant qu'elles ſe rencontrent, elles ſont de même nature. Tout ce que nous ſavons donc de l'objet nommé matière, c'eſt qu'il eſt analogue, ſinon identique, à la force que nous lui oppoſons. Tout revient donc à examiner ce qu'eſt cette force, & nous ne pouvons interroger ſur ce point que la conſcience de notre propre activité phyſique. Ce principe, du reſte, n'eſt pas ſeulement vrai de la matière & de la force, il l'eſt de toutes choſes; nous ne connaiſſons de la nature des objets que ce qu'elle a d'identique à la nôtre. Nous aurons à développer plus loin cette vérité, paradoxale en apparence.

Le phyſicien, après l'analyſe qu'il a dû faire de la cauſe extérieure de nos ſenſations, ne peut donc plus accorder au mécanicien que le monde des corps eſt un ſyſtème de forces agiſſant ſur des mobiles paſſifs & diſtincts d'elles-mêmes, ſur des quantités de matière inerte ou maſſes; il n'y a dans la nature que de la ſubſtance active. Il ne

faudrait pas croire toutefois que le dédoublement fictif de cette ſubſtance en force & maſſe, ait fauſſé les calculs des mécaniciens. Les merveilles de l'aſtronomie, la preuve que cette ſcience fait chaque jour de ſa méthode par ſes juſtes prédictions, ſont des garanties inébranlables de ſa véracité. *Les choſes,* en effet, *ſe paſſent comme s'il y avait force & maſſe,* & ſi l'hypothèſe n'eſt pas exacte, elle eſt, du moins juſqu'à préſent, ſuffiſante; elle eſt utile & admiſſible au même titre que la décompoſition fictive d'un mouvement unique en mouvements élémentaires. Les apparences ſont d'ailleurs pour elle : dans la connaiſſance ſpontanée, l'objet que nous voyons & touchons, en tant que vu nous ſemble une choſe inerte & paſſive ſur laquelle nous agiſſons pour la toucher & lui imprimer le mouvement. Il eſt probable que l'aveugle-né ne pourrait par lui-même faire cette décompoſition de l'objet phyſique en maſſe & force, car pour lui tout eſt réſiſtance, c'eſt-à-dire force. La ſolidité des corps, non-ſeulement des corps élaſtiques, mais auſſi des corps ſuppoſés continus & pleins comme les prétendus atomes, eſt une lutte entre notre force & celle qui en réalité les conſtitue; leur impénétrabilité n'eſt que l'impoſſibilité où ſont les forces de s'anéantir.

La mécanique tend du reſte à modifier ſa notion de la maſſe dans un ſens plus philoſophique. Elle ne la définit plus : « la quantité abſolue de

matière dont un corps eſt compoſé, » ce qui impliquait une métaphyſique de la matière, elle la définit par un rapport tiré des effets de l'activité, quelle que puiſſe être la nature intime de l'être actif : la maſſe, c'eſt l'expreſſion du rapport qui exiſte entre la valeur numérique d'une force conſtante quelconque, & la valeur numérique de la viteſſe pendant l'unité de temps : définition peu compromettante qui a l'avantage de laiſſer entière la queſtion de ſubſtance, & qui du reſte eſt la ſeule utile au calcul.

Nous venons d'indiquer comment les découvertes modernes de la phyſique ſur la cauſe extérieure des ſenſations doivent modifier la notion ſpontanée de la matière; les plus récentes découvertes ſur la transformation des agents phyſiques les uns dans les autres n'y contribueront pas moins. Nous ne pouvons les paſſer complétement ſous ſilence.

La phyſique ne ſe borne pas, en effet, à rechercher comment le monde entre en communication avec les ſens, par quels agents & par quel mode d'action il les impreſſionne; elle étudie en outre la mutuelle dépendance de nos ſenſations, comment elles ſe modifient ſous l'influence combinée des agents qui les déterminent. Elle découvre que les perceptions, ſi différentes entre elles, de réſiſtance, de lumière, de chaleur, d'électricité, de magnétiſme, peuvent, dans des circonſtances favorables, ſe ſubſtituer les unes aux autres; qu'on

peut changer la lumière en chaleur, celle-ci en force, celle-ci en électricité, &c., & réciproquement. Ce fait prend une extrême importance, en venant corroborer & compléter la loi précédemment établie, à ſavoir que le mode d'impreſſion des agents extérieurs, dits fluides impondérables, ſur nos ſens eſt unique, réductible dans tous les cas à un phénomène de l'ordre tactile. Il conduit à penſer que ces agents ne ſont pas réellement diſtincts, mais qu'ils ne ſont que les modes divers d'un unique agent capable d'un mouvement variable par lequel divers ſens peuvent être ſucceſſivement affectés. Dans cette conception les agents & forces phyſiques ne ſe transformeraient pas, ils ſeraient identiques. Cette identité eſt prouvée expérimentalement pour l'électricité & le magnétiſme, pour la chaleur & la force dans les changements d'état des corps.

La phyſique tend ainſi à établir que le monde ſenſible eſt compoſé de forces de même nature que la force humaine. Les corps ſont des ſyſtèmes de forces qui ſe manifeſtent à nous ſoit par leur réſiſtance immédiate au toucher, ſoit par l'intermédiaire d'agents qui ſont forces auſſi & tranſmettent leur ébranlement aux nerfs; & ces agents ſemblent devoir ſe réduire à deux, l'air conſidéré comme véhicule du ſon, & un milieu ou éther affectant par ſes divers états nos autres ſens.

Le moment n'eſt donc ſans doute pas éloigné où cette ſcience, trouvant la ſynthèſe de ſes

grandes découvertes, en dégagera une notion ſimple des cauſes extérieures de nos ſenſations, & renverſera pour ſa part l'hypothèſe ſpontanée d'une matière brute, diſtincte des puiſſances qui s'y manifeſtent.

DE LA MATIÈRE EN CHIMIE.

Paſſons à la chimie, & voyons ce qu'elle a fait de la notion de matière. Fonder une diſtinction entre cette ſcience & la précédente ſur le caractère paſſager des phénomènes phyſiques & le caractère permanent des phénomènes chimiques, c'eſt arbitraire. Que l'équilibre des forces en jeu ſoit plus ou moins ſtable, plus ou moins durable, les lois qui régiſſent les forces ſont toutes permanentes & ſeules elles le ſont. Il n'y a d'abſolument fixe que les lois. Les états chimiques ſont ſi peu permanents qu'ils changent perpétuellement pour la nutrition du monde organiſé, & les états phyſiques ſi peu tranſitoires par eſſence que le poids des corps eſt conſtant. Les ſciences ſe déſignent ſuffiſamment, il eſt inutile & même dangereux de vouloir les définir avec exactitude ; on riſque d'élever entre elles des barrières imaginaires. Ne doivent-elles pas toutes ſe confondre à leurs limites ? Elles ne pourraient d'ailleurs ſe définir que par leur objet, qu'elles ont préciſément miſſion de définir. Il ſerait puéril de chercher ſi l'action analytique & ſynthétique de l'électricité

eſt chimique ou phyſique, elle eſt à la fois & indiviſément l'un & l'autre. Ne traçons point de démarcation excluſive : conſtatons ſeulement que les phénomènes chimiques modifient les corps dans leur unité ſpontanément perçue, c'eſt-à-dire que par la compoſition & décompoſition des corps connus, ils en offrent de nouveaux à notre perception; par là ces phénomènes révèlent dans les corps d'autres propriétés plus diſtinctives que les propriétés communes à tous & dites phyſiques.

Le chimiſte, comme tout savant, prend néceſſairement pour point de départ de ſes recherches les données de la connaiſſance ſpontanée. Il accepte de celle-ci une première diſtinction des corps; il perçoit inſtinctivement comme des unités différentes, l'eau, les minéraux, les métaux, &c.; mais il réfléchit ſur la nature de ces unités, ſur leur principe intime. L'alchimiſte s'attachait ſurtout à la différence de leurs caractères phyſiques & ſoupçonnait à peine en quoi conſiſtent véritablement les propriétés chimiques. Aujourd'hui le chimiſte ſe ſert des caractères phyſiques comme d'étiquettes, comme d'indications utiles, mais ſecondaires, nullement eſſentielles. Il diſtingue ſcientifiquement les corps par leurs diverſes actions réciproques, par leurs propriétés d'analyſe & de ſynthèſe mutuelles qui ſont les propriétés chimiques, & non par leurs propriétés d'impreſſion ſur nos ſens qui ſont purement relatives à nous & phyſiques. Les pre-

miers progrès de la chimie datent de cette conception plus réfléchie. Ce qui préoccupait l'alchimiſte dans ſon rêve de la tranſmutation des corps, c'était la converſion de propriétés phyſiques données en d'autres également phyſiques, en celles de l'or, par exemple ; les combinaiſons les intéreſſaient ſurtout à ce point de vue. Ces réſultats tout induſtriels ne ſont pas dédaignés du chimiſte moderne, mais ils ſont les applications, non le but ſcientifique de ſes recherches.

La découverte de la loi des proportions définies & des équivalents a permis de diſtinguer nettement le mélange de la combinaiſon, & de fixer entre chaque corps & tous les autres une relation conſtante qui le caractériſe chimiquement, c'eſt-à-dire indépendamment de ſon impreſſion ſur nos ſens. De là une diſtinction plus eſſentielle des corps, car la corrélation entre les propriétés chimiques & les propriétés phyſiques n'eſt pas toujours exacte, de ſorte que ces dernières ne différencient qu'imparfaitement les eſſences. Il ſe préſente des cas, comme l'iſomorphiſme & le dimorphiſme, où des reſſemblances ou diſſemblances phyſiques ne correſpondent plus à des caractères chimiques ſemblables ou diſſemblables.

La propriété chimique, nommée affinité, que nos ſens ne peuvent directement atteindre, provoque la combinaiſon & la maintient; elle eſt donc un principe vraiment eſſentiel de diſtinction des corps, car elle détermine en s'exerçant la

formation d'unités nouvelles perçues par nos ſens. L'idée qu'on peut ſe faire de la subſtance matérielle eſt donc intimement liée à celle qu'on ſe fera de l'affinité. La phyſique nous a révélé la matière, en tant que réſiſtante & impreſſionnant nos ſens, comme une force analogue à celle que nous développons au dehors dans l'acte du toucher & que nous appelons notre force phyſique. La chimie nous ſignale tout autre choſe. Comme nos ſens n'atteignent point l'affinité, nous ne ſommes plus autoriſés à l'identifier abſolument aux forces phyſiques. Il eſt bien vrai qu'elle modifie ces forces; que tout phénomène chimique eſt accompagné de manifeſtations d'électricité & de chaleur; qu'il y a un ſpectre chimique; que le degré de cohéſion eſt fort important dans les actions chimiques; que l'oxydation du muſcle eſt néceſſaire à la production de l'énergie muſculaire; & qu'ainſi une étroite connexion exiſte entre les forces chimiques & les forces phyſiques, mais leur complète identité eſt encore hypothétique. Il nous ſuffit toutefois de conſtater que les affinités & les agents phyſiques ſe ſuppoſent & s'influencent mutuellement, pour être en état d'affirmer que la nature des unes n'eſt pas en tout différente de celle des autres, car on ne conçoit aucune relation poſſible entre des choſes qui n'ont abſolument rien de commun. Les plus récents progrès de la chimie tendent même à établir que l'affinité ſerait une loi mécanique

n'agiſſant qu'à des diſtances minimes & ſe rattachant à la loi de l'attraction univerſelle; mais la preuve de cette aſſimilation n'eſt pas entièrement faite, & le principe de l'affinité eſt reſté juſqu'à préſent irréductible.

Ainſi, d'une part, nous n'avons aucune ſenſation directe de l'affinité; ne tombant pas ſous nos ſens elle ſe ſouſtrait encore à la définition vulgaire de la matière; d'autre part, comme ſes effets ſe manifeſtent indirectement dans nos ſenſations par les agents phyſiques & qu'elle entre en relation avec eux, il faut qu'elle participe de leur nature active. Il ſemble donc qu'on ait encore moins en chimie qu'en phyſique le droit d'admettre des maſſes inertes ſoumiſes à des forces différentes d'elles en nature. Quant à la nature ſpécifique de l'affinité, elle nous eſt trop inconnue pour que nous nous en formions une idée véritable, puiſque nous n'en trouvons pas le type exact & complet dans nos forces propres, les ſeules qui tombent ſous notre conſcience.

La phyſique nous révèle la matière comme une choſe eſſentiellement active, une force dont le type nous eſt offert dans celle que nous exerçons ſur le monde extérieur; la chimie nous fait entrevoir dans la matière des puiſſances d'un autre ordre, intimes, c'eſt-à-dire ſans relation directe avec nos ſens, capables de ſe développer & d'agir ſous l'influence des forces phyſiques, pour conſtituer des corps nouveaux en conférant une unité nou-

velle à des unités élémentaires. Quand nous disons forces & puissances, nous n'entendons point d'ailleurs créer arbitrairement autant de substances distinctes ou entités, qu'il y a de modes d'activité manifestés; c'est une question qui sera traitée en son lieu; ces mots désignent simplement ici des classes différentes de phénomènes rapportées aux diverses causes, substantielles ou non, de leurs différences.

DE LA MATIÈRE EN PHYSIOLOGIE.

La physiologie nous découvre à son tour des puissances plus secrètes, plus inaccessibles encore à nos sens & qui créent une distinction nouvelle dans les corps chimiquement définis en conférant à certains d'entre eux une unité spéciale qu'on nomme la vie. L'hypothèse des animistes & celle des vitalistes, quelque erronées que soient leurs formules métaphysiques, expriment néanmoins un fait vrai : l'impossibilité de rendre compte du phénomène de la vie par les seules forces matérielles connues des chimistes & des physiciens. Mais les animistes & les vitalistes se font une idée fausse de la matière, lorsqu'ils se croient obligés d'y adjoindre un principe différent d'elle & distinct, en quelque sorte spirituel, dont la fonction serait de la modeler & de l'animer, de lui donner figure & vie, en un mot de l'organiser. L'idée d'une sorte de souffle agitant

une matière inerte, eſt la donnée inſtinctive de la connaiſſance ſpontanée ; elle a, comme telle, ſon utilité pratique, car elle différencie des manières d'être qu'il était bon de ne pas confondre ; il était bon qu'inſtinctivement l'homme diſtinguât la matière vivante de toute autre. Mais cette conception devient téméraire & très-conteſtable dès qu'elle prétend ſpécifier la différence eſſentielle de l'être vivant & de l'être qui ne l'eſt pas. La réflexion a fait peu à peu juſtice des vaines entités qu'elle engendre. On eut bientôt découvert que la plupart des mouvements obſervés dans l'organiſme, loin de procéder d'un principe ſpécial, ne ſont que des applications particulières des lois phyſiques & chimiques ; tels ſont les phénomènes d'abſorption, de digeſtion, de circulation. On ne vit plus d'antagoniſme entre ces lois & l'action vitale. La vie, prenant ſes conditions mêmes & ſes moyens d'action dans les données phyſiques & chimiques, ne parut plus être une réſiſtance, une lutte contre les tendances de la matière brute ; elle ſe révéla comme un degré ſupérieur dans le développement des activités matérielles. On diſtingua la ſubſtance organiſée de la ſubſtance brute, ſans faire de la vie un principe ſubſtantiellement diſtinct de la matière & l'aſſerviſſant.

Par un eſprit de ſimplification, très-ſcientifique d'ailleurs, certains phyſiologiſtes ſont portés à admettre que tous les phénomènes de la vie

pourront être expliqués par la phyſique & la chimie, comme, par exemple, l'abſorption & la digeſtion l'ont été par l'endoſmoſe & les actions chimiques. Ils ont tenté, dans cette voie, l'aſſimilation du courant nerveux au courant électrique; mais le nerf eſt mauvais conducteur & l'on a reconnu des différences eſſentielles entre ces agents, bien qu'ils s'influencent réciproquement. Les sécrétions échappent également à ce ſyſtème; il ne peut rendre compte, du moins juſqu'à préſent, du caractère électif de leur œuvre.

La vie, autant que la ſcience actuelle peut l'atteindre, ne paraît donc être ni une réſultante des forces phyſiques & chimiques, ni un principe extérieur à la matière. Elle eſt la matière même, manifeſtant une de ſes propriétés ou forces dans les conditions phyſiques & chimiques requiſes.

Mais pour concevoir ainſi la vie, il faut évidemment reſtituer à l'idée de matière toute ſa richeſſe & toute ſa portée; il faut en bannir l'idée d'inertie. Il faut comprendre que la matière n'eſt pas diſtincte de la force, qu'il n'exiſte dans la nature que de la ſubſtance active; qu'enfin, loin d'avoir pour caractère propre d'être maſſive & inerte, la matière n'eſt que par ſon activité, dont les divers modes s'appellent propriétés, puiſſances ou forces. Une force, c'eſt la matière même agiſſant par une de ſes propriétés; la matière eſt la ſubſtance même des forces.

Cette vue réhabilite la matière, juſque-là ſi

méprifée, fi ravalée au profit d'une certaine claffe de fubftances fpirituelles qu'il fallait bien imaginer pour expliquer tous les phénomènes actifs. La matière réduite à une maffe inerte, ne pouvant rien fur elle-même ni par elle-même, n'avait d'autre propriété que de fubir l'action de ces êtres hypothétiques appelés forces, principes vitaux, efprits; tandis qu'en fait ces êtres ne font qu'une abftraction des propriétés actives inhérentes à la matière, inféparables d'elle, & qui font toutes conditions & bafes les unes des autres, fuivant une gradation dont la férie des êtres marque le progrès depuis le caillou jufqu'à l'homme. Il convient donc de reléguer le puéril mépris de la matière parmi les naïvetés de la connaiffance fpontanée; mais il faut en même temps lui rendre fes vrais attributs & la concevoir dans toute fa puiffance & fa complexité.

THÉORIE ATOMIQUE.

Les obfervations précédentes, quelque incomplètes qu'elles foient, nous permettent d'apprécier une métaphyfique fort ancienne fur l'être des chofes, la théorie atomique ou moléculaire, que la fcience moderne a rajeunie.

La divifibilité mécanique des corps, leur circulation continuelle, la perfiftance de leurs éléments, l'impoffibilité d'une création et d'un anéantiffement, l'exiftence du plein & du vide &

la néceſſité de concevoir quelque choſe qui les différencie, toutes ces conſidérations, telles qu'on les trouve développées dans le premier livre de Lucrèce, devaient logiquement conduire à ſuppoſer une matière compacte, inaltérable, éternelle, diviſée en maſſes très-petites & douées de mouvement. Pour Épicure les atomes ſont eſſentiellement actifs & non point indifférents ; c'eſt là un premier trait de lumière ſur la nature vraie de la matière, mais Épicure n'a pas une pleine conſcience de cette idée féconde. Il eſt évident qu'à ſes yeux l'atome eſt maſſif en même temps qu'actif; il conçoit le plein non comme une force réſiſtante mais comme une maſſe, & dans l'atome actif cette maſſe eſt miſe en mouvement par elle-même, elle vainc ſa propre inertie. L'identité n'eſt pas complétement aperçue entre la ſubſtance matérielle & la force. De là réſulte qu'il ne conçoit pas d'autre action au monde que le déplacement & qu'ainſi le ſeul mode de mouvement pour lui eſt celui que la phyſique nous a révélé & dont nous trouvons le type dans les actes de notre propre force muſculaire. Auſſi ſa théorie ne peut-elle atteindre au delà du premier degré des phénomènes de l'activité, au delà de la mécanique ; & toutes les applications qu'il en fait aux degrés ſupérieurs, objets de la chimie & de la phyſiologie, ſont vaines & ſtériles. Ce qui a creuſé un ſi profond abîme entre l'eſprit & la matière, c'eſt cette opinion téméraire que la matière, maſſe

inerte, n'eſt capable que d'une eſpèce de modifications, l'étendue, la figure & le déplacement. Dès lors, en effet, il n'en pouvait rien ſortir qui reſſemblât à la vie phyſiologique & morale, modes d'activité tout différents. Mais aujourd'hui, la réflexion nous a fait analyſer nos ſenſations dans leur eſſence même, & nous apprend à ſéparer ce qui, dans la ſenſation, eſt nous-même, le *ſubjectif*, de ce qui exprime le phénomène extérieur par lequel nous ſommes impreſſionné, l'*objectif*. Si donc il eſt vrai que la matière ne nous cauſe que des ſenſations étendues, figurées & ſujettes à des déplacements, il n'eſt pas moins vrai que ces ſenſations peuvent être des ſignes fort inſuffiſants des actes intimes de l'objet extérieur. Nous avons conſtaté en effet que les affinités & la vie, qui ne peuvent s'exprimer dans notre ſenſibilité que par des ſignes phyſiques tels que la figure & le déplacement, ne nous livrent rien de leur nature ſpécifique & nous laiſſent concevoir des modes d'activité propres à la matière, dont nous ne ſaurions nous former aucune image.

La théorie moléculaire de la ſcience moderne ſe fonde ſur des données beaucoup plus poſitives que celle de l'antiquité; elle n'eſt point iſſue des ſpéculations abſtraites ſur le plein & le vide, mais d'une ſynthèſe des lois expérimentales.

Les différents corps ſous un même volume n'ont pas tous le même poids; on en a conclu qu'ils ne ſont pas également maſſifs & que par

conſéquent ils ne ſont pas faits de matière continue, car on ne concevrait pas que la matière continue peſât inégalement ſous des volumes égaux. On ſuppoſa donc que la peſanteur ſe manifeſte par une multitude d'actions diſtinctes & égales dont la réſultante peut varier dans un même corps ſelon ſon volume & dans les corps différents, de même volume, ſelon le nombre des compoſantes élémentaires agiſſant en chacun d'eux. Cette hypothèſe d'éléments pondéraux, égaux & diſtincts, trouvait ſa confirmation dans l'expérience qui démontre que tous les corps tombent également vite dans le vide, car cette égalité de viteſſe s'explique très-bien en admettant que la peſanteur agit par des ſollicitations égales & indépendantes.

En chimie, d'autre part, on découvrit que, dans toutes les combinaiſons & décompoſitions des corps, la manifeſtation phyſique de leur poids reſte conſtamment la même & qu'ainſi le jeu des affinités laiſſe aux actions de la peſanteur toute leur indépendance. Quelques modifications chimiques que puiſſent ſubir les corps, leur poids ne perd ni ne gagne. Mais la réciproque n'eſt pas vraie : on reconnut que l'affinité varie avec les poids ; que les modifications chimiques ſont ſubordonnées à des conditions conſtantes de poids, c'eſt-à-dire que les corps ne ſe combinent entre eux qu'en proportions pondérales définies. On conſtata ainſi entre l'affinité & la peſanteur une

relation telle que les propriétés chimiques d'un corps dépendent de ſa compoſition centéſimale. En conſéquence on admet que l'élément ou atome chimique eſt conſtitué, dans les corps ſimples, par une molécule matérielle d'un poids élémentaire, &, dans les corps compoſés, par une molécule matérielle formée des molécules agrégées de pluſieurs corps ſimples dont les poids élémentaires ſont ſoumis entre eux à des rapports fixes & s'ajoutent néceſſairement pour faire le poids de la molécule compoſée. Ce ſont encore, dans la penſée du ſavant moderne, de petites maſſes peſantes qui repréſentent le ſubſtratum des phénomènes phyſiques & chimiques. Cette conception, mieux fondée que la théorie antique parce qu'elle s'appuie ſur l'expérience, n'eſt pas moins viciée par une métaphyſique groſſière. Le ſavant, il eſt vrai, ſe défend de toute prétention métaphyſique, mais on ne peut penſer ſans une certaine métaphyſique, & quand on ſe borne à celle de la connaiſſance ſpontanée, qui eſt la pire de toutes, on s'imagine qu'on n'en fait aucune. Parler d'un corps, c'eſt faire de la métaphyſique, c'eſt concevoir, malgré ſoi, par une néceſſité de l'intelligence, qui s'impoſe aux ſenſations, un fond reliant les propriétés ſéparément perçues par nos divers ſens, & rattachant les différentes cauſes extérieures des ſenſations à quelque principe déterminant l'unité des groupes appelés corps. Mais ce principe eſt conçu plus ou moins naïve-

ment, ſelon le degré de réflexion, & le ſavant en eſt encore à donner pour principe d'unité aux propriétés chimiques une maſſe étendue. Qu'une choſe extérieure à nous & inétendue produiſe en nous une ſenſation étendue, comme une couleur, il n'y a rien là qui ſurprenne le philoſophe habitué par la réflexion à diſtinguer toujours le ſubjectif de l'objectif; il ſait que la ſenſation c'eſt nous-même dans un certain état qui n'eſt que le ſigne de l'objet extérieur & peut ne point participer de toute ſon eſſence; mais pour la plupart des hommes, rien n'eſt plus abſurde. Une matière inétendue paraît inintelligible au ſavant, parce que la matière ne lui ſemble pouvoir être ſentie qu'étendue: comme ſi une choſe pouvait reſter, en tant que ſentie, ce qu'elle eſt réellement; comme ſi être ſenti ce n'était pas aliéner ſa propre nature, la compliquer de la nature de ce qui ſent.

La théorie atomique nous ſemble donc introduire dans la ſcience une fauſſe idée de l'être des choſes en nous repréſentant la matière comme ſubſtantiellement maſſive. En outre, chaque molécule étant une maſſe & non une pure manifeſtation d'activité, la matière eſt ſuppoſée par cela même ſubſtantiellement diviſée; il y a autant de ſubſtances minimes que de molécules. Cette conſéquence eſt grave. De ce que la matière eſt perçue par groupes diſtincts de ſenſations, il ne s'enſuit pas qu'il y ait autant de ſubſtances individuelles que de groupes ſentis, car les ſenſa-

tions groupées peuvent naître d'actes diſtincts d'une ſubſtance unique : il ſuffit même que nous conſtations des relations entre ces groupes pour pouvoir affirmer qu'ils ont entre eux quelque fond commun, un ſubſtratum unique, aucune communication n'étant concevable qu'à cette condition.

Mais, pour ne pas trancher cette importante queſtion par une conſidération toute ſpéculative, voyons ſi, au point de vue de la ſcience poſitive, cette hypothèſe d'une diviſion de la matière en unités ſubſtantielles n'offre pas d'inconvénients.

Quand on admet, comme il eſt prudent de le faire, que les groupes de ſenſations perçues ſont ſeulement des unités phénoménales, on peut admettre auſſi que toute unité nouvelle naiſſant du rapprochement d'autres unités eſt une manifeſtation d'activité qui ſe produit à l'occaſion de celles-ci ſans en être néceſſairement une *réſultante*. La ſubſtance unique manifeſte une nouvelle propriété, latente juſque-là, dans les circonſtances favorables créées par le rapprochement, mais cette propriété préexiſtait en puiſſance. Dans la théorie atomique, au contraire, cette propriété n'eſt qu'une *réſultante* & ne ſaurait être autre choſe ; l'unité nouvelle ne naît pas ſeulement à l'occaſion des unités miſes en préſence dans le creuſet, elle en eſt le compoſé. Prenons un exemple pour fixer les idées : voici deux unités, le ſoufre & le fer ; ſi ces deux unités ſont ſubſ-

tantielles, le ſulfure de fer eſt néceſſairement leur ſomme, ſes propriétés ne peuvent être que des réſultantes des propriétés du ſoufre & de celles du fer, car il n'entre dans ſa formation que ces deux ſubſtances individuelles, il ne peut donc rien s'y trouver qui n'en ſorte. Les corps, dans cette hypothèſe, ſont ſubſtantiellement des maſſes peſantes diſtinctes, le poids meſure exactement la quantité de matière, & puiſqu'il eſt le même après la combinaiſon qu'il était avant, c'eſt que rien ne s'eſt introduit dans l'unité nouvelle ſinon les unités primitives; elle eſt bien réellement un compoſé. Si, au contraire, les deux unités, ſoufre & fer, ſont ſeulement phénoménales, le ſulfure de fer n'eſt pas néceſſairement leur ſomme, il peut n'être qu'une manifeſtation nouvelle ſollicitée par elles dans la ſubſtance unique. Comparons les deux hypothèſes.

La dernière a d'abord pour elle de ne pas outrepaſſer arbitrairement les données expérimentales; nous ne percevons que les phénomènes, & il eſt clair que rien n'autoriſe à conclure du groupement des ſenſations à la diviſion de la ſubſtance active qui les cauſe, pas plus que nous n'avons le droit de ſuppoſer trois individus dans un homme dont ſe manifeſtent à nous la penſée, la ſenſibilité & la volonté. Elle a pour elle encore de répondre mieux à l'idée que nous nous faiſons naturellement de l'homogénéité des compoſés; nous concevons le ſulfure de fer avec toutes ſes

propriétés ſpécifiques ſous un poids quelconque, auſſi réduit qu'un poids quelconque de fer ou de ſoufre. Dans la théorie atomique, la molécule de ſulfure de fer, c'eſt-à-dire la partie ultime qu'on ne pourrait diviſer ſans détruire ce corps, pèſe néceſſairement plus & eſt plus étendue que la molécule ou partie ultime du fer ou du ſoufre, réſultat ſingulier; mais une répugnance à croire n'eſt pas une objection, nous n'inſiſtons pas ſur ce point. Cette théorie impoſe une conſéquence plus difficile à admettre. Les propriétés du compoſé ne ſont, d'après elle, que des réſultantes & ne ſauraient être choſe. Or qu'eſt-ce qu'une réſultante? Une réſultante eſt néceſſairement de même nature que ſes compoſantes, elle n'eſt que leur ſomme en quelque ſorte perſonnifiée; elle ne peut produire que des effets de même nature que les effets produits par ſes compoſantes, & même ſes effets doivent impliquer celui que chacune d'elles eût produit en agiſſant ſeule; enfin les compoſantes doivent être toutes de même nature, ſinon leur ſomme, qui eſt la réſultante même, ſerait impoſſible. Si donc tous les corps ſont des réſultantes de molécules groupées, il faut que toutes les catégories de la nature ſoient impliquées dans chaque molécule, que toutes les eſpèces d'activité, phyſiques, chimiques, vitales, morales, s'y trouvent contenues à un certain degré; le monde eſt tout entier dans chaque molécule, & toutes ſont de même nature, puiſ-

qu'elles ſe ſuppléent perpétuellement comme compoſantes dans leur circulation ſans fin d'un corps à l'autre. Cette conſéquence, à vrai dire, ne manque pas de grandeur, mais les atomiſtes modernes ne ſont-ils pas un peu ſurpris de reproduire forcément l'homœomérie antique dans toute ſon étrangeté? Ils ne peuvent y échapper qu'en ſe jetant dans le ſyſtème d'Épicure qui borne les propriétés de la molécule à la ſolidité, à la figure & au mouvement; c'eſt avec cela qu'il leur faut expliquer le monde. C'eſt aſſez, en effet, pour expliquer les phénomènes mécaniques, mais tous les phénomènes ſont-ils réductibles à l'eſſence tactile? Aux tendances qui s'accuſent de plus en plus dans nos théories ſcientifiques, on ſerait tenté de le croire. Nous avons remarqué déjà que toute la phyſique marche à une ſynthèſe purement mécanique. La chimie ſuit la même pente; voici que les vues de Newton ſur l'affinité, oubliées longtemps comme une extenſion téméraire de ſa grande découverte aſtronomique, trouvent une ſanction inattendue dans les plus récents travaux de nos chimiſtes. Sainte-Claire Deville, par ſa théorie de la diſſociation qui aſſimile la décompoſition au phénomène de la tenſion des vapeurs, & Meyer par ſa conception du choc des molécules qui réſout l'affinité dans un travail mécanique, ſemblent bien préparer la fuſion des phénomènes chimiques & phyſiques. Toutefois, cette fuſion, eſt loin d'être opérée encore, & la

propriété chimique échappe à toute formule mathématique; ce qu'on a ſeulement établi, c'eſt l'extrême importance des conditions phyſiques où elle ſe manifeſte; on pourra même arriver à meſurer l'affinité par la chaleur; mais il n'eſt pas du tout certain que l'affinité puiſſe être réductible à l'agent phyſique.

En chimie organique, la théorie moléculaire commence en effet à rencontrer d'aſſez grandes difficultés. Les corps organiques ſe révèlent à nous comme des unités en quelque ſorte plus riches, plus variées que les corps inorganiques; à meſure qu'on approche des unités vivantes, les produits accuſent, pour nos ſens du moins, une eſſence plus délicate & plus avancée. On s'attend à y rencontrer des principes conſtituants plus nombreux ou un principe propre plus important, mais ſoumis à l'analyſe, ces produits ſe réſolvent en carbone, azote, oxygène & hydrogène; leurs innombrables différences doivent donc, dans la théorie atomique, s'expliquer toutes par les proportions pondérales & les diſpoſitions relatives diverſes des molécules de ces corps élémentaires. Bien que, dans un ſyſtème mécanique, l'addition ou la ſuppreſſion d'une compoſante puiſſe produire de graves perturbations, il faut avouer néanmoins que les révolutions totales apportées dans les propriétés des compoſés organiques par la perte ou l'acquiſition d'une molécule & par le changement préſumé d'orientation des molé-

cules ſont bien ſurprenantes. Il ſe peut même que la compoſition centéſimale de deux corps ſoit identique, & que leurs propriétés chimiques ſoient différentes, comme nous le voyons pour les corps iſomères, & dans ce cas il faut admettre que l'orientation ſeule rend compte de toutes leurs différences. La choſe n'eſt pas impoſſible, mais quand on crée des hypothèſes on peut ſe préoccuper de la vraiſemblance & mettre en doute des ſimplifications ſi merveilleuſes, qui n'ont pas encore leur formule mathématique, & dont l'expérience ne donne aucune vérification certaine, car de ce que l'affinité eſt modifiée par l'orientation il ne s'enſuit pas néceſſairement qu'elle en ſoit une réſultante. Il ſe peut, en effet, qu'une diſpoſition nouvelle apporte des conditions favorables à la manifeſtation de propriétés qui, loin d'être créées par ces conditions, préexiſtaient & les attendaient pour ſe révéler. Dans cette opinion, la ſeule qui s'en tienne aux données de l'expérience, il n'y a de conſtatable que des unités phénoménales ſervant de conditions à d'autres unités phénoménales & les déterminant à ſe manifeſter. Dès lors les rapports de poids & de ſituation apparaiſſent comme des conditions du développement de l'affinité, non comme conſtituant l'affinité même. Rien n'eſt moins paradoxal. Nous avons maint exemple d'actions de préſence analogues ; telles ſont en effet les catalyſes, les fermentations dans leſquelles certains

corps n'agiſſent que par leur influence ſur d'autres pour déterminer la manifeſtation d'affinités latentes. Il eſt viſible alors que le corps catalytique a joué ſimplement le rôle de condition & non celui de compoſante. Les affinités miſes en liberté ne ſont ni les ſiennes, ni des réſultantes des ſiennes. Il eſt tout auſſi rationnel d'admettre que, dans la combinaiſon ordinaire, les corps, unités phénoménales miſes en préſence, agiſſent par une influence de ce genre pour favoriſer le développement de l'unité phénoménale qui ſera le corps nouveau; ſeulement dans le cas de fermentation ou de catalyſe, les éléments qui provoquent l'unité nouvelle reſtent en dehors d'elle, tandis que dans ce dernier cas, il y ſont impliqués.

L'analyse chimique, pouſſée auſſi loin que poſſible, ne nous livre pas les éléments d'un corps tels qu'ils y exiſtaient au moment même où ils le conſtituaient; par cela ſeul qu'elle eſt obligée de détruire l'unité du corps, elle peut provoquer des formations ultérieures qui ne repréſentent pas du tout la compoſition réelle du corps & que nous prendrions à tort pour ſes éléments conſtitutifs. En ſomme, analyſer un corps, c'eſt le détruire, & c'eſt par conſéquent laiſſer échapper le principe même de ſon unité pour ne mettre en évidence que les réſultats de cette deſtruction. Or ces réſultats ſont des matériaux que l'analyſe a pu dénaturer & qui, loin de former l'eſſence

même du corps, ne font ſans doute que poſer les conditions où elle peut apparaître & ſe développer. Synthétiſer, c'eſt ſimplement rétablir ces conditions.

En réſumé, pour ce qui regarde la chimie, nous croyons qu'il ſerait encore téméraire d'affirmer qu'il n'exiſte pas de propriété chimique diſtincte; nous inclinons plutôt à penſer qu'il en exiſte une ſe manifeſtant dans certaines conditions phyſiques, mais n'étant pas la réſultante de ces conditions. Que ſi l'on arrivait à démontrer que l'affinité eſt réductible à l'ordre des phénomènes tactiles, la queſtion de la diviſion de ſubſtance reſterait à réſoudre pour les autres eſpèces de phénomènes perceptibles : des atomes ſubſtantiellement diſtincts & animés de puiſſances purement mécaniques de même nature que notre force muſculaire, peuvent-ils rendre compte des faits de la vie végétative, ſenſible, conſciente, intellectuelle ? C'eſt ce que nous allons examiner.

Si l'on définit la vie par la nutrition & la génération ſeulement, abſtraction faite de toute ſenſibilité, on la conſidère comme un ſimple mouvement périodique & continu, & l'on peut admettre que la propriété vitale de la molécule n'eſt, en dernière analyſe, qu'une puiſſance de ſe mouvoir. Toutes les fonctions de l'organiſme peuvent alors s'expliquer par une compoſition de mouvements opérée dans des circonſtances favorables. Il eſt vrai que la vie ainſi définie n'eſt

applicable qu'au règne végétal, mais dans cette mesure, l'explication peut se soutenir. Les objections tirées de la complexité des phénomènes vitaux, & de leur périodicité, sont sans valeur contre ce systême, parce que la combinaison de forces continues & éternelles peut produire l'un & l'autre de ces effets. On ne peut objecter non plus la part immense qu'il fait au hasard en supposant une constante coïncidence de toutes les circonstances favorables; la science n'admet point le hasard, qui est simplement l'inconnu, & en outre, les propriétés n'étant à ses yeux que des relations fixes entre les êtres, les relations sont éternellement établies par la seule constance des propriétés. L'ordre universel est impliqué dans chaque propriété, il est donc superflu de chercher hors des essences individuelles une constitution souveraine de leurs rapports; quant à la raison de ces rapports, à leur pourquoi, c'est une question sur laquelle la science expérimentale peut refuser de répondre parce qu'elle ne prétend pas la résoudre. Or, en fait, la naissance par genèse (aux dépens d'un blastème dont les matériaux s'unissent, sans dérivation directe des éléments ambiants), peut être, à la manière des cristallisations, un mouvement résultant. La naissance par reproduction dans laquelle les éléments formés se présentent identiques ou analogues aux éléments dont ils sortent, peut elle-même, malgré son caractère plus complexe, n'être encore qu'un mou-

vement périodique réſultant. La ſegmentation & le cloiſonnement des cellules ne ſont après tout que des mouvements. La cellule même eſt le premier arrangement perceptible à nos yeux, mais beaucoup d'autres ont pu précéder celui-là, comme beaucoup d'autres le ſuivent. Cette ſérie de formes peut bien être attribuée aux diſpoſitions primitives & aux propriétés combinées des molécules, depuis le ſyſtème rudimentaire de deux ou trois d'entre elles, juſqu'à l'organiſation des innombrables molécules qui figurent le corps humain; & cela ſans addition d'aucun principe organiſateur diſtinct des molécules & agiſſant pour les diſpoſer.

Nous n'avons, juſque-là, aucun argument péremptoire à oppoſer à cette doctrine, car la vie n'y eſt définie que par la nutrition & la génération, c'eſt-à-dire en ſomme, par figure & mouvement, toutes choſes qui peuvent être des réſultantes. Mais toute vie n'eſt pas compriſe dans cette définition. La vie de relation qui implique la ſenſibilité à un degré quelconque, ſemble incompatible avec la théorie moléculaire. Elle n'eſt plus réductible à une compoſition de mouvements inconſcients, elle ne paraît pas pouvoir être une réſultante de phénomènes qui ne ſont pas de même nature qu'elle. Ici nous puiſons une objection très-ſcientifique dans la véritable notion de réſultante, telle que nous l'avons poſée plus haut. S'il n'y a ni ſenſibilité, ni penſée, ni volonté, dans l'atome, aucun de ces phénomènes moraux

ne peut ſortir d'un groupement d'atomes. Et à ſupposer que l'atome fût doué de ces facultés, même à l'état rudimentaire, toute difficulté ne ſerait pas aplanie. En effet, les phénomènes moraux impliquant tous unité & indiviſibilité ſubſtantielles, comme nous le révèle la conſcience qui eſt l'expérience interne, aucun d'eux ne peut réſulter de l'action multiple & diviſée de pluſieurs êtres. On conçoit bien que deux êtres ſentent & penſent de même ſimultanément, il y a deux ſenſations, deux penſées diſtinctes, mais on ne conçoit pas qu'il y ait une ſeule & même ſenſation, une ſeule & même penſée pour deux conſciences. Dès qu'on accepte le fait de la ſenſation & qu'on y fonde la ſcience entière, il faut l'accepter dans ce qu'il contient, dans tout ce que l'eſprit y aperçoit. Or, l'eſprit aperçoit l'indiviſibilité ſubjective de ce phénomène auſſi clairement que ſa portée objective. On n'a pas le droit de ſe fier à ſa ſignification objective touchant l'exiſtence du monde extérieur, & de douter de ſa valeur ſubjective touchant l'identité une & indiviſible du moi, identité qui s'y trouve évidemment contenue.

Mais avant de pénétrer dans l'ordre nouveau des faits de conſcience & d'interpréter les données de l'expérience interne, réſumons le témoignage de l'expérience externe ſur l'être des choſes.

TÉMOIGNAGE DE L'EXPÉRIENCE EXTERNE SUR LA SUBSTANCE.

La notion de matière, telle qu'elle ſe forme inſtinctivement dans la connaiſſance ſpontanée, par l'uſage irréfléchi des ſens, eſt purement illuſoire, & loin de nous révéler la nature vraie de l'être extérieur qui impreſſionne nos ſens, nous induit à la confondre avec les ſenſations mêmes. Cette notion, ſuffiſante pour guider l'homme dans la ſatisfaction de ſes beſoins eſſentiels, ſemble appropriée aux néceſſités de ſa condition phyſique; elle n'eſt pour lui qu'un moyen de conſervation. A ce titre, elle devient tellement habituelle & inhérente à la façon d'interpréter le monde extérieur qu'il n'eſt pas aiſé de la rectifier & que les illuſions dont elle eſt cauſe ſont ſouvent alléguées comme des vérités de bon ſens. Quand l'eſprit paſſe de la connaiſſance ſpontanée à la connaiſſance réfléchie, c'eſt-à-dire lorſque, prenant conſcience de ſes actes intellectuels & commençant à critiquer ſa propre fonction, il diſtingue l'objectif du ſubjectif & tente de l'en ſéparer, la ſcience naît, & peu à peu diſſipe les mirages de la ſenſation. Alors la matière, l'être extérieur dont nos ſens reçoivent l'impreſſion, apparaît ſous un jour nouveau. Cet être n'était concevable que comme une choſe maſſive, inerte, de ſubſtance étendue & compacte, ſubiſſant aveuglément des

impulſions que l'eſprit rapportait à des êtres diſtincts d'elle & perſonnifiés par l'imagination ſous les noms de forces, vie, âme, divinité; la matière déſormais dépouille ſes apparences groſſières, ſe révèle active, capable de puiſſance, & les moteurs qu'on plaçait hors d'elle, ſont rendus à ſon eſſence propre ſous le nom de propriétés. Mais là ne ſe borne pas le progrès de l'analyſe. La conception d'une maſſe douée de propriétés actives ne ſatisfait bientôt plus l'eſprit réfléchi. Ces deux termes maſſe & activité propre lui ſemblent contradictoires, il atteint à la notion plus haute, plus large, de l'être actif ſans mélange d'éléments ſenſibles tels que l'étendue ſubjective & la maſſe. Il renonce dès lors à imaginer la matière, parce qu'imaginer, c'eſt néceſſairement ſubjectiver, c'eſt voir la choſe à travers ſoi-même & non en elle-même, c'eſt y mêler du moi. L'eſprit ſe contente donc de la concevoir, c'eſt-à-dire de conſtater ſon exiſtence, ſa faculté de produire tels effets ſenſibles, & d'en découvrir les lois, en ſe gardant de chercher dans les effets la repréſentation de leur cauſe. La pure conception de la matière eſt donc bien différente de ſon image. Ceux qui s'arrêtent à l'image de la matière, à ſon apparence ſenſible, s'en font une idée erronée & groſſière ; ils lui attribuent des qualités qui ne ſont que les formes de leur propre ſenſibilité, les ſignes de la matière en eux ; &, parce que l'homme, en effet, ne peut rien voir que ſous un ſigne étendu, rien toucher

que ſous un ſigne ſolide d'apparence paſſive, ils prêtent ces attributs tout ſubjectifs à ce qu'ils voient & touchent. Eſt-ce à dire qu'il n'y ait rien dans le monde extérieur qui correſponde à l'étendue ſubjective & à la ſolidité? Nous n'allons point juſque-là; aux rapports de poſition qui conſtituent la figure, aux rapports tactiles qui font le volume réſiſtant, correſpondent, nous n'en doutons pas, des rapports extérieurs, mais des rapports abſolument inimaginables au moyen de l'étendue & de la maſſe, telles que nous les trouvons dans notre ſenſibilité. Une repréſentation quelconque de la matière dans l'eſprit eſt illuſoire & exclut néceſſairement de l'eſſence matérielle tout ce qui n'eſt pas réductible à la figure & à l'inertie, c'eſt-à-dire tous les attributs de la vie, de la penſée & de la volonté.

Ceux, au contraire, qui ſe bornent à concevoir l'être extérieur, abſtraction faite de toute image, n'ont aucun motif raiſonnable de ſcinder cet être extérieur en deux ſubſtances, matière & eſprit, plutôt qu'en mille. Ils ne ſe croient pas autoriſés à rattacher les divers ordres de phénomènes à autant de ſubſtances diſtinctes. Ils ne ſe ſentent même pas en état d'affirmer qu'il y ait dans le monde perceptible des ſubſtances diſtinctes, car tout ſe lie & ſe tient ſolidairement dans nos perceptions; nous ne percevons rien d'iſolé, rien qui ſoit entièrement ſéparé du reſte des choſes. La penſée eſt ſubordonnée à l'organiſme, puiſque

les affections phyſiques influent ſur elle, l'organiſme n'eſt pas indépendant de la penſée, puiſque toutes les fonctions ne ſont pas inſtinctives, que pluſieurs ſont miſes en train par la volonté, & que les affections morales peuvent modifier la ſanté. Il ſuffit que ces relations réciproques ſoient conſtatées pour qu'on puiſſe affirmer l'exiſtence de quelque fond commun à l'organiſme de la penſée.

L'expérience externe, ſoumiſe à l'analyſe réfléchie, ne nous apporte donc aucune diſtinction radicale des êtres conſidérés dans leur ſubſtance. Elle ne conſtate ni matière ni eſprit, dans le ſens vulgaire de ces mots; elle fait concevoir ſeulement un tout indiviſible qui ſe manifeſte par des groupes de phénomènes d'ordres différents. Ces groupes divers ſuppoſent dans le tout des propriétés ou puiſſances & forces diverſes leur conférant l'unité. Autant d'unités ainſi formées, autant d'individualités auxquelles nous donnons des noms. La connaiſſance ſpontanée, par un travail inſtinctif de nos fonctions ſenſibles & intellectuelles, nous révèle immédiatement les plus utiles à notre conſervation, elle n'eſt qu'un degré ſupérieur de l'inſtinct des bêtes & viſe le même but. La réflexion analyſe enſuite ces unités, en ſépare le ſubjectif de l'objectif, & fait le premier triage du moi & du monde extérieur, fondement & condition de la ſcience.

Voyons maintenant ſi l'expérience interne con-

firme ou non ces réſultats; examinons ce qu'elle peut nous apprendre à ſon tour ſur l'être des choſes.

EXPÉRIENCE INTERNE.

Nous venons de voir que nous ne pouvons fonder ſur le ſeul témoignage des ſens aucune diſtinction de ſubſtance entre les êtres. Nous ne percevons pas l'être extérieur lui-même, mais ſes ſignes en nous; or les ſignes, ou groupes de ſenſations, ſe diſtinguent bien les uns des autres par de conſtants rapports intrinſèques leur conférant l'unité, mais nous ne pouvons conclure de cette unité toute phénoménale à l'unité ſubſtantielle, & admettre autant de ſubſtances individuelles que nous conſtatons par les ſens de groupes ſenſibles individuels.

Si toutefois nous ſommes portés à le faire, ſi inſtinctivement nous attribuons à ces groupes ſenſibles des principes d'unité diſtincts que nous appelons matière, force, vie, âme, c'eſt que la connaiſſance ſpontanée ne s'opère pas tout entière par le ſeul fonctionnement des ſens, mais qu'il ſe mêle au témoignage de ceux-ci des données d'une autre ſource, qui eſt la conſcience.

Toute notion d'unité vient de la conſcience, & toutes les idées de force, de vie, d'âme, que nous attachons aux groupes ſenſibles, ne ſont que des applications au monde extérieur des données de la conſcience. Ces applications ſont-elles légi-

times ? Le ſont-elles toutes ? & dans quelle meſure ? La valeur des doctrines ſpiritualiſtes dépend tout entière de ces queſtions.

Il y a une conſcience ſpontanée & une conſcience réfléchie, c'eſt-à-dire que l'eſprit peut faire retour ſur les témoignages de la conſcience comme ſur ceux des ſens, & ſéparer là auſſi l'objectif du ſubjectif.

Tout homme prononce « moi » ſpontanément, dès qu'il ſent quelque intérêt à ſe diſtinguer des autres êtres, mais peu d'hommes ſont capables de descendre en eux-mêmes, de conſidérer ce moi & de chercher à s'en faire une idée. La conſcience réfléchie ne ſe borne pas à ſentir le moi, elle le penſe. Elle n'eſt pas, à vrai dire, une faculté ſpéciale de l'intelligence, elle n'eſt qu'une application particulière de la réflexion prenant pour objet l'être affecté & le diſtinguant de ſes affections.

Ce que la conſcience réfléchie nous révèle de notre être contient tout ce que nous pouvons ſavoir de l'être des choſes extérieures qui impreſſionnent nos ſens, car, à coup ſûr, nous n'atteignons pas mieux cet être que le nôtre. Si même l'être des choſes extérieures ne nous eſt pas abſolument étranger & inconnu, c'eſt préciſément parce qu'il communique avec le nôtre, & nous ne connaiſſons de l'un que ce qu'il a de commun avec l'autre. On voit combien une exacte analyſe de l'acte de conſcience eſt importante ; il y va

de tout ce que nous pouvons ſavoir d'ontologie. C'eſt, à la vérité, bien peu.

Il eſt certain d'abord que l'homme ne ſait pas ce qu'il eſt en ſubſtance; quand il dit « moi » il conſtate l'exiſtence de ſon être, ſon unité individuelle & identique ſous la variété de ſes modifications; mais il n'aperçoit pas ſa nature intime; ſinon, il n'aurait pas beſoin d'étudier ſa propre eſſence par expérience & de conſtituer une pſychologie, il connaîtrait *à priori* par intuition directe tous les modes de ſon activité. Nous croyons en effet qu'il n'y a pas d'aperception immédiate interne, mais que la conſcience du moi ne naît qu'à l'occaſion de quelque affection de notre être : ſenſation, ſentiment, déſir, penſée; nous pouvons nous apercevoir ſentant, déſirant, penſant, mais non point dans notre ſubſtance, indépendamment de toute modification de nous-même. On s'imagine qu'on aperçoit immédiatement l'être du moi, parce qu'on abſtrait les perceptions de conſcience comme toutes les autres, & qu'ainſi l'on conçoit l'activité du moi après en avoir perçu les divers actes; mais cette conception, poſtérieure ou, tout au plus, ſimultanée, n'eſt jamais, ſelon nous, antérieure à la perception de ces actes & n'en eſt jamais indépendante. L'être du moi eſt pour l'eſprit qui l'étudie un inconnu objectif au même titre que les choſes extérieures.

TÉMOIGNAGE DE L'EXPÉRIENCE INTERNE SUR LA SUBSTANCE.

La conſcience nous révèle donc que notre perſonne eſt une, indiviſible, identique, & par cela même très-diſtincte de toute autre eſſence; mais elle conſtate auſſi que notre perſonne eſt, dans ſon activité multiple, ſubordonnée à d'innombrables conditions extérieures; elle ne l'aperçoit pas comme iſolée dans l'univers, mais, bien au contraire, comme ſoutenant une infinité de rapports avec le monde extérieur. Nous n'éprouvons pas, en effet, dans notre être, une ſeule affection qui n'implique une communication avec ce monde; nous y percevons ſon intruſion, ſa préſence, car ſentir, être affecté, c'eſt par cela même n'être plus indépendant, c'eſt conſtater plus ou moins explicitement *autre choſe* que ſoi. Toute la difficulté de la connaiſſance conſiſte préciſément à démêler, dans ce dualiſme de toute affection, l'objectif du ſubjectif, la choſe penſée de l'organiſme penſant. Ces queſtions, dépourvues de ſens pour les eſprits qui n'ont encore connu que ſpontanément ou à peu près, ſont très-familières à ceux qui ſe ſont occupés de l'origine & de la véracité des idées; nous ne nous adreſſons qu'à ces derniers.

La conſcience, tout en poſant notre perſonne, reconnaît que cette perſonne eſt en relation avec ce qui n'eſt pas elle, qu'elle fait partie d'un milieu

où elle a ſes racines, & que par conſéquent elle a quelque élément commun avec le reſte de l'univers, ſans quoi toute communication avec lui ſerait impoſſible. Comment concilier la perſonnalité, l'individualité avec la communication qui ſuppoſe un fond imperſonnel & univerſel? Problème redoutable, que la conſcience poſe ſans être compétente pour le réſoudre, puiſqu'il implique la nature de l'être qu'elle n'atteint jamais. On voit combien la diſtinction des ſubſtances, impoſſible à établir d'après les ſeules données de l'expérience externe, demeure incertaine quand on s'adreſſe à l'expérience interne.

MATÉRIALISME ET SPIRITUALISME.

Au point où nous en ſommes de notre analyſe, nous rencontrons le nœud de toutes les querelles des matérialiſtes & ſpiritualiſtes ſur l'être de l'homme & de l'univers.

En effet, il s'agit de ſavoir ſi la conſcience en révélant le moi conduit à la connaiſſance d'un être diſtinct de l'être déjà manifeſté à l'expérience externe, ou ſi, au contraire, la conſcience ne fournit qu'un moyen de plus d'interroger celui-ci, & d'en conſtater certaines modifications, dites pſychiques ou morales que les ſens ne ſont pas organiſés pour atteindre. Il n'y aurait alors qu'un ſeul être ſe révélant à nous par des modifications différentes, les unes acceſſibles aux ſens & conſti-

tuant le monde phyſique, les autres acceſſibles à la ſeule conſcience, formant le monde moral dont le théâtre eſt le moi.

Les matérialiſtes & les ſpiritualiſtes tranchent la queſtion par de pures hypothèſes qui violentent les données de l'obſervation.

Les ſpiritualiſtes, conſidérant la perception du moi, un & indiviſible, par la conſcience comme la révélation immédiate d'un être propre, diſtinct en ſubſtance de tous les autres, ſéparent profondément le monde moral du monde phyſique, l'âme du corps. Ils ſe condamnent ainſi à rendre, non-ſeulement inſoluble, mais encore inconcevable, la communication manifeſte de ces deux mondes, leur ſubordination réciproque. S'ils n'ont rien de commun, ils ne peuvent ſoutenir aucune relation, & s'ils ont quelque choſe de commun, ce milieu qui les unit eſt impliqué dans l'un & dans l'autre à la fois, & ils ne ſont pas ſubſtantiellement diſtincts. Les ſpiritualiſtes ſont très-intéreſſés à maintenir la fauſſe conception d'une matière brute, inerte & maſſive, parce qu'elle les autoriſe à diſtinguer cette matière de l'élément moral de l'eſſence humaine. Mais, à meſure qu'ils aviliſſent davantage le monde phyſique, le corps, ils ſont plus embarraſſés de ſes relations avec l'âme.

Les matérialiſtes ont un intérêt tout contraire. La conſcience, pour eux, ne fait que révéler l'unité d'un enſemble de phénomènes, non acceſſibles aux ſens, il eſt vrai, mais ne relevant pas

d'une ſubſtance diſtincte de celle qui tombe ſous les ſens & qui eſt la matière. La matière a des effets que les ſens perçoivent & d'autres qui ſe manifeſtent à la ſeule conſcience, laquelle n'eſt elle-même qu'une fonction de l'organiſme, une réſultante des actions combinées de la matière, au même titre que les autres fonctions de l'économie. Tout s'explique, à leurs yeux, par une ſyſtématiſation d'éléments matériels. Il leur importe évidemment de conteſter tout fait de conſcience qui créerait un abîme entre le monde moral & le monde phyſique. Auſſi admettent-ils que toute idée prend ſon origine dans les ſenſations, qui ſont liées à l'impreſſion, laquelle eſt un effet immédiat de la matière. Le myſticiſme leur eſt odieux, car il ſe donne pour une intuition qui s'affranchit du ſecours des ſens, qui a un autre objet que la matière. La métaphyſique leur ſemble une ambitieuſe vanité, parce qu'elle prétend régir la ſcience de l'univers par des concepts abſolus, antérieurs, comme lois de la penſée, à la perception, irréductibles aux données ſenſibles. Ils n'ont aucune raiſon pour tenter une diſtinction de ſubſtances, la matière leur ſuffit; mais ils s'efforcent de réprimer les hautes prétentions de l'eſprit métaphyſique, puiſqu'il faut que l'eſprit même s'explique tout entier par la matière.

Ni l'une ni l'autre de ces deux opinions extrêmes ſur la nature de l'être ne nous ſatisfait.

Nous venons de le conſtater : on ne ſait rien

de l'être, par quelque voie qu'on eſſaie de le pénétrer ; toute diſtinction de ſubſtances eſt donc hypothétique & téméraire, faute de données ſérieuſes. Conclure de l'unité perſonnelle du moi, révélée par la conſcience, à une unité ſubſtantielle du moi diſtincte & indépendante, comme font les ſpiritualiſtes, c'eſt analyſer incomplétement l'acte de conſcience, c'eſt iſoler abſolument le moi du reſte du monde, c'eſt, dans tous les cas, prononcer ſur ce qu'on ignore.

D'autre part, admettre, comme le font les matérialiſtes, que les phénomènes moraux ſont avec les phénomènes phyſiques dans un rapport tel que les uns naiſſent des autres par production, compoſition ou transformation d'éléments de même ſubſtance, c'eſt affirmer ſans preuves. L'expérience nous montre bien que toute modification apportée au corps a ſon retentiſſement dans l'état moral du moi, & que réciproquement le corps ſe reſſent de toutes les affections du moi. Mais l'expérience n'a jamais démontré que ces deux unités, le corps & le moi, puiſſent convertir mutuellement les uns dans les autres les phénomènes qui les caractériſent. Oui, le monde des ſenſations, des idées & des ſentiments, ſe développe à meſure que le monde des phénomènes phyſiologiques ſe développe; il y a, ſans aucun doute, dépendance & connexité, mais il n'eſt nullement prouvé qu'il y ait jamais transformation d'un ordre de phénomènes dans l'autre. Si les matéria-

liſtes ne faiſaient point de métaphyſique, s'ils ſe bornaient à prétendre que des phénomènes phyſiques ſont accompagnés de phénomènes moraux ſelon une loi conſtante, on ne le leur conteſterait pas; mais quand ils veulent expliquer cette relation en identifiant le principe du moi au principe du corps, on ne peut le leur accorder. Tel état phyſiologique *détermine* tel état moral, c'eſt inconteſtable, mais il n'eſt pas démontré que le premier *produiſe* le ſecond. La différence entre déterminer & produire eſt capitale : produire, c'eſt fournir les matériaux de la choſe qui naît; déterminer, c'eſt ſimplement fournir les conditions de ſa naiſſance. Qu'on y prenne garde : un être ne *produit* que ſoi ſous une autre forme, il reſte le ſujet du phénomène qu'il produit, mais il peut *déterminer* dans un autre ſujet un changement d'état, ce qui n'eſt nullement l'y produire. Que divers états du cerveau déterminent la naiſſance de diverſes idées, d'accord, mais que ces états produiſent les idées, c'eſt ce qui n'a jamais été prouvé.

Les ſpiritualiſtes ſont certainement fondés à ſoutenir que les phénomènes moraux n'ont pas leur principe dans les phénomènes phyſiques, bien qu'ils y aient leurs conditions, mais les matérialiſtes ont raiſon d'affirmer que rien n'autoriſe à diſtinguer en ſubſtance le monde moral du monde phyſique. Voilà ce qu'il faut retenir des deux doctrines.

NI MATÉRIALISME, NI SPIRITUALISME.

Nous ſommes, quant à nous, porté à penſer que ces deux ordres de phénomènes ſont irréductibles l'un à l'autre, en tant qu'ils relèvent de deux modes diſtincts de l'être univerſel; mais nous croyons qu'ils trouvent l'un & l'autre dans cet être unique & commun, hors duquel il n'y a pas de relation poſſible entre les mondes, leur fondement & leur principe reſpectifs. De même que la fleur dépend de la feuille qui reſpire, & la feuille de la fleur qui perpétue l'eſpèce, ſans qu'on puiſſe dire de ces deux organes, condition l'un de l'autre, que l'un ſoit fait de l'autre; de même l'on ne peut dire que l'âme ſoit iſſue du corps. Mais, comme la fleur & la feuille ont une commune racine & ſont dans une connexion réglée par la loi qui régit toute la plante, ainſi l'âme & le corps, ou plutôt l'enſemble des phénomènes moraux & celui des phénomènes phyſiologiques, peuvent être deux manifeſtations de la ſubſtance unique, où gît profondément la loi de leurs mutuels rapports. L'exemple eſt groſſier, il conduirait à l'abſurde, pour peu qu'on le pouſſât dans ſes conſéquences, mais il peut aider à concevoir l'union de l'âme & du corps, tels que nous les définiſſons. Si l'on cherche leur lien dans la ſphère circonſcrite où ils ſe manifeſtent à l'expérience externe & interne, on ne le

trouvera pas; pas plus qu'on ne trouverait le lien de la fleur & de la feuille en ne conſidérant qu'eux ſans deſcendre par leurs tiges au tronc commun. Le tronc commun de toutes les unités que nous percevons, de l'âme & du corps, & de toutes choſes, c'eſt l'Être univerſel, c'eſt ce que nous appellerions Dieu, ſi ce mot n'éveillait dans les eſprits autant d'idées différentes qu'il y a de degrés à l'éducation de la penſée.

Dans cette conception qui, remarquons-le bien, ne prétend pas être un ſyſtème, mais une ſimple conjecture, une ſorte de préliminaires de conciliation entre les données de l'expérience externe & celles de l'expérience interne, on donne proviſoirement audience à toutes les aſpirations de l'eſprit humain, depuis l'idéaliſme juſqu'au poſitiviſme. Ce ne ſont pas en effet les aſpirations qui ſont incompatibles, ce ſont leurs formules étroites & excluſives, ce ſont les ſyſtèmes. Le myſticiſme voudrait prouver poſitivement qu'il y a un monde moral diſtinct & ſupérieur, & la ſcience exacte avoue le caractère myſtérieux de la vie & de la penſée. Mais quand il s'agit de conſtituer ces tendances intellectuelles en doctrines, chacun nie inſtinctivement ce qui l'embarraſſe. Nous ne propoſons pas de compromis entre ces deux ſyſtèmes, ce ſerait, pour le moment du moins, exiger de part & d'autre un ſacrifice de convictions ſincères, mais nous conjurons les deux camps de ne point creuſer arbitrairement entre eux une tranchée

infranchiſſable, comme ſi le rapprochement devait être à jamais impoſſible. Rien de plus arbitraire en effet que l'hypothèſe de la matière, telle qu'elle ſe définit dans les théories ſcientifiques; & rien de moins légitime que la prétention du ſpiritualiſme à ſcinder l'homme en deux ſubſtances dont la relation devient inintelligible. Nous croyons que pour ſortir de l'impaſſe où aboutiſſent ces contradictions gratuites, il faudrait poſer les armes, faire trêve & ſe rejoindre tous au même degré de réflexion ſur les notions acquiſes. D'une part, on relèverait la matière du mépris puéril des ſpiritualiſtes, en établiſſant qu'elle eſt une eſſence active, qu'elle a un fond commun avec l'eſſence morale comme le prouve la tranſmiſſion du mouvement par la penſée à la volonté & par celle-ci à la puiſſance nerveuſe. D'autre part, tout en accordant aux matérialiſtes l'impoſſibilité actuelle d'une diſtinction de ſubſtances & la mutuelle connexité des phénomènes phyſiques & moraux, on n'affirmerait pas juſqu'à preuve contraire, que les premiers produiſent les ſeconds.

Le mieux ſerait ſans doute de bannir des diſcuſſions philoſophiques les mots *matière* & *eſprit* en tant qu'ils déſignent des ſubſtances, & de les employer ſeulement pour déſigner deux ordres évidemment diſtincts de phénomènes. L'étude expérimentale de ces phénomènes, ſans opinion préconçue touchant leur ſubſtratum, un ou multiple, rectifierait bien des idées fauſſes nées du

ſens traditionnel, aujourd'hui ſuranné, de ces mots. On arriverait bientôt à reconnaître que l'abîme qui ſéparait ces choſes n'était qu'une lacune de la ſcience, leur incompatibilité une apparente contradiction de deux analyſes incomplètes, opérées à des degrés inégaux de réflexion. Plus d'un philoſophe ſérieux, ſincère, conviendra qu'il n'a pas des idées ſuffiſamment nettes ſur les objets de la diſpute; c'eſt à l'élucidation de ces idées qu'il nous importe de travailler tous, au lieu de nous quereller pour des ſolutions définitives qui ne ſeront pas mûres de longtemps. Le déſaccord ceſſera peu à peu, à meſure que la réflexion, retardée par les vocabulaires & les ſyſtèmes qui immobiliſent la penſée, ſe portera librement de toutes parts ſur les mêmes données expérimentales.

PRINCIPE DE LA CURIOSITÉ.

Nous avons établi, au début de cette étude, que l'homme ne croit pas avoir achevé la ſcience d'une choſe tant qu'il n'a pas obtenu de réponſe à ces trois queſtions? Qu'eſt-elle? Comment s'eſt-elle produite? Pourquoi eſt-elle? Son intelligence n'eſt pas ſatisfaite s'il ne connaît l'être & la raiſon d'être de l'objet.

Nous venons de voir qu'elle ne le ſera jamais complétement en ce qui concerne la nature intime, la ſubſtance des objets & que, juſqu'à pré-

ſent, elle n'eſt pas même en état de prononcer ſur leur diſtinction ſubſtantielle, bien qu'elle les perçoive comme des groupes diſtincts de phénomènes.

Quant aux autres queſtions touchant la cauſe, les conditions & le but de tout objet, nous avons auſſi à nous demander dans quelle meſure elles ſont légitimes & ſolubles.

Remarquons d'abord qu'elles ſe poſent à l'occaſion & ſur les données de l'expérience externe, mais qu'elles ne ſont pas impoſées par celle-ci. Nous ne percevons en effet que la contiguïté, la ſucceſſion ou la ſimultanéité de nos ſenſations; tout ce que nous pouvons en conclure, c'eſt que tels groupes de ſenſations ſont toujours précédés, accompagnés ou ſuivis de tels autres, mais il n'en réſulte en aucune façon qu'ils ſoient raiſon d'être, c'eſt-à-dire cauſe et fin les uns des autres. Aucune idée de puiſſance ni de communication de mouvement ne peut ſortir de la ſeule coordination de nos ſenſations, ſi l'expérience interne ne puiſe dans les forces qui conſtituent notre propre activité les types des moteurs extérieurs du monde perçu. De là les concepts de la cauſe, du comment & du pourquoi des objets, de là le mouvement de curioſité. Nous avons maintenant à examiner ce fait; pour nous rendre compte de la portée & de la légitimité des queſtions que nous adreſſons à la nature.

C'eſt tout d'abord un fait bien remarquable,

quoique trop habituel pour être frappant, que ce fait ſeul de la curioſité. D'où vient que chaque objet perçu eſt pour nous un problème ? En vertu de quel beſoin, de quelle exigence de l'eſprit, la perception que nous en avons nous ſemble-t-elle incomplète? Voici un arbre, d'où vient que notre eſprit outre-paſſe la perception de cet arbre, ne s'en contente pas, ſent de l'inconnu, interroge & demande l'origine, la manière d'être & le but de cet objet. Il eſt clair que l'eſprit ſerait hors d'état de poſer ces queſtions dont les termes ne lui ſont pas fournis par l'expérience externe, par la perception ſeule de l'objet, ſi déjà les notions d'origine, de cauſe, de moyen & de fin, n'exiſtaient en lui, acquiſes ou innées, avant qu'il interrogeât. Et ſi nous allons au fond de toute interrogation, quelle qu'elle ſoit, nous trouvons qu'elle implique toujours un premier terme abſtrait ou prédicat indéterminé, & un ſecond terme ou ſujet qui ne ſera ſpécifié que par une détermination du prédicat. Ainſi, l'arbre que voilà eſt le ſujet qui ne paraît pas ſuffiſamment ſpécifié tant qu'on ignore d'où il vient, comment il eſt organiſé, à quelle fin il exiſte ; & il s'agit de déterminer ſon origine, ſon mode d'être & ſa fin, les trois termes que l'eſprit conçoit comme ſpécifiant cet arbre.¶ De là, trois queſtions poſées ſous la forme : d'où vient cet arbre ? comment eſt-il ? pourquoi eſt-il ? c'eſt-à-dire à quelle fin ?

LOIS DE LA CURIOSITÉ.

Cette analyſe fournit les données d'une théorie de la curioſité que nous ne pouvons développer ici ; nous n'en préſentons que les réſultats principaux.

En premier lieu : une queſtion n'eſt *fondée* que ſi le prédicat convient au ſujet, ſi une détermination du premier eſt de nature à ſpécifier le ſecond; condition qui n'eſt pas toujours facilement appréciable. Demander, par exemple, où eſt la penſée, ne ſera pas une queſtion fondée, s'il n'eſt pas préalablement prouvé que la penſée eſt ſuſceptible de localiſation, ſi ſes rapports avec l'eſpace ſont inconnus.

En ſecond lieu : une queſtion poſée n'eſt *rendue ſoluble* que ſi les donné es fourniſſent un ſyſtème de rapports s'impliquant tous & impliquant à la fois le ſujet & la détermination du prédicat ſuppoſée connue. Les rapports doivent s'impliquer tous, car ils concourent tous à la ſpécification du ſujet, & par conſéquent ils coexiſtent en lui & par lui; ils ſont liés entre eux par l'unité même de ſon eſſence. Le problème, de quelque nature qu'il ſoit, doit, en un mot, pouvoir *être mis en équation.*

La première de ces règles eſt évidente, la ſeconde, preſſentie par tout logicien, ne ſe pourrait

démontrer rigoureusement sans excéder les bornes d'un simple aperçu.

Or ces règles sont toujours exactement observées dans les sciences positives, mathématiques ou expérimentales ; elles sont constamment violées dans les sciences philosophiques.

Dans les sciences mathématiques, le terme indéterminé, le prédicat convient toujours au sujet, car l'idée en est toujours impliquée dans la définition du sujet. Dans un problème quelconque de mathématique, l'inconnue est une grandeur de même nature que les données.

Dans les sciences naturelles, la méthode consiste à observer des faits, puis à en dégager des lois qui expriment ce qu'ils ont de commun & de constant; la curiosité procède donc par une simple constatation, par la simple question : qu'existe-t-il? laquelle ne suppose dans l'esprit que la notion d'existence. Puis la découverte des propriétés générales ou lois permet de poser d'autres questions dont le prédicat est précisément une de ces lois & le sujet un phénomène qu'elle régit. On reconnaît, par exemple, que tous les corps sont pesants, & dès lors on est capable de poser une question de plus sur un corps donné, à savoir : que pèse-t-il ?

Ainsi, l'observation & l'expérience constatent des faits, l'abstraction en dégage des rapports constants que l'induction applique à tous les autres faits non expérimentés, mais considérés

dans des conditions identiques. En ſuivant une pareille méthode, on ne riſque jamais de poſer une queſtion mal fondée; en effet, le prédicat ne peut pas ne pas convenir au ſujet, puiſqu'on a procédé par l'obſervation & l'induction pour établir avant tout la convenance du premier avec le ſecond; on ne cherche donc pas une détermination du prédicat avant de ſavoir par une enquête préalable s'il convient au ſujet.

La ſeconde règle, la règle de ſolubilité, eſt appliquée avec la même rigueur que la première dans les ſciences poſitives. En mathématiques, c'eſt manifeſte; l'algèbre en fait foi, & à cauſe de la ſimplicité des données qui ſont abſtraites, l'application de la règle y apparaît dans toute ſon exactitude; l'équation exprime un jugement porté ſur des grandeurs, mais le principe de la miſe en équation s'étend à des données quelconques; ſeulement, l'égalité entre grandeurs eſt remplacée par une identité de rapports d'une catégorie différente.

C'eſt ce qui a lieu dans les ſciences naturelles; chaque problème particulier n'eſt ſoluble qu'aux mêmes conditions : il faut que les données fournies, ſoit par la définition, ſoit par l'expérience, ſoit par l'hypothèſe, préſentent une ſérie de rapports impliquant la détermination cherchée & formant avec elle une unité qui les lie tous entre eux. La ſolution du problème général de la nature eſt ſoumiſe à la même règle, ſeulement

les données ſont les lois partielles découvertes. Quand des lois diſtinctes ont été bien établies, on s'efforce de découvrir des rapports nouveaux qui les relient & les identifient dans une nouvelle loi ſupérieure. Le problème du monde reſte inſoluble tant que les lois partielles découvertes qui en ſont les données n'arrivent pas à concorder, tant qu'il exiſte des lacunes dans la ſérie des rapports conſtants qui rattachent tous les phénomènes; & la ſcience ne travaille qu'à remplir peu à peu ces vides, à renouer ces ſolutions de continuité, en cherchant l'identification des lois connues. Les hypothèſes ſont en quelque ſorte des ponts jetés proviſoirement d'une loi partielle à l'autre, & elles ſervent de lien proviſoire juſqu'à ce qu'elles ſoient vérifiées & deviennent lois, ou ſoient ſupplantées par la découverte de la vraie loi. Ainſi, la ſérie interrompue & indéfinie des rapports tend à ſe renouer & à ſe clore : l'œuvre de la ſcience conſiſte à en compléter les termes pour en faire la ſomme.

La plupart des philoſophes ont dédaigné jusqu'à préſent cette méthode lente & ſûre. Ils ont prétendu interroger le monde avant de l'avoir analyſé, & cette préſomption les a toujours égarés. Oubliant ou ignorant que, pour poſer une queſtion légitime sur une choſe quelconque, il faut que les termes de cette queſtion ſoient tirés de l'analyſe de la choſe même, ils ſe ſont expoſés à ſoulever des queſtions abſurdes. Et comme ils

négligent tous les rapports que l'expérience ſeule peut révéler, ils manquent de données concordantes pour poſer une équation quelconque où la vraie ſolution puiſſe être impliquée.

Leur illuſion eſt facile à mettre en lumière. Ils ont puiſé dans l'expérience interne certaines notions qui conviennent à l'eſſence humaine, & arbitrairement ils en font les prédicats des queſtions qu'ils adreſſent à chaque choſe & au tout. Ainſi, l'activité volontaire dont l'homme eſt doué ſuppoſe une initiative ou miſe en train de ſa puiſſance, & une intention, une direction & un but aſſignés à cette puiſſance. De là les idées d'ordre providentiel, de cauſe première & de finalité. Ils appliquent les attributs de leur propre eſſence, l'économie de leur propre vie à l'univers entier. Mais cette application eſt-elle légitime? Les queſtions qu'ils adreſſent au monde ſont-elles fondées? Cela revient à demander ſi tout eſt humain dans l'univers, car à cette condition ſeulement elles ſeront légitimes. Les ſavants ſe gardent tous les jours davantage de toute préſomption à cet égard. Ils interrogent à meſure que leurs queſtions ſont légitimées par les données empiriques fourniſſant les prédicats, & ils ne tentent la ſolution que lorſque les données deviennent aſſez nombreuſes pour concorder. Ils ne diſent pas *à priori :* « Nous avons à connaître la cauſe, & la fin du monde », mais ils diſent : « Qu'y a-t-il à connaître au monde pour l'eſprit

humain ? » Ils commencent donc par obſerver ſans définir d'avance l'objet de leur recherche, ſans ſavoir dans quelle direction ils ſeront entraînés par les faits. Cette méthode eſt prudente, elle eſt infaillible.

DOMAINE ET LIMITES DE LA CONNAISSANCE HUMAINE.

La ſcience, du reſte, malgré la ſupériorité de ſa méthode, ne peut, non plus que la philoſophie, eſpérer d'étendre ſes conquêtes au delà d'un domaine relativement reſtreint dont l'eſſence humaine, qui eſt bornée, donne exactement la meſure. Nous l'avons remarqué en effet, l'homme, pour connaître, doit communiquer avec l'objet, c'eſt-à-dire avoir quelque choſe de commun avec lui; il doit donc participer de ſa nature, il n'en connaît même que ce en quoi il participe de ſa nature. Suppoſons donc l'eſſence humaine analyſée & faiſons un tableau de tous les attributs irréductibles à l'analyſe qui la compoſent : ſenſibilité, penſée, volonté, force muſculaire, étendue, mouvement, nombre, &c. Nous aurons préciſément la liſte des ſeules catégories de l'être que l'homme puiſſe connaître, en un mot le monde *intelligible* à l'homme, monde qui n'eſt peut-être qu'une très-minime partie de l'univers.

L'homme ne perçoit que les eſſences analogues par quelque élément à la ſienne. Toutes les fois

que nous percevons un objet par nos moyens d'obſervation, nous ſommes certains que les attributs que nous en percevons ont leurs analogues dans notre eſſence; c'eſt la condition même de toute perception. Mais nous pouvons très-bien nous méprendre ſur le degré d'analogie de l'objet avec notre eſſence, & ſuppoſer, par exemple, qu'il veut parce qu'il ſe meut, bien qu'on puiſſe douter que tout mouvement implique volonté. Telle eſt la tendance des enfants, telle eſt celle des peuples naiſſants : ils attribuent ſans diſcernement toute l'eſſence humaine à tous les objets qu'ils voient agir. Une juſte attribution, une exacte appréciation de leur analogie, exige une analyſe des données de la conſcience & de l'expérience dont ils ſont encore incapables. Plus grave encore eſt l'erreur des philoſophes, lorſqu'ils attribuent, non pas à l'objet qu'ils perçoivent, mais à l'univers entier qui échappe à leur perception & qui renferme ſans doute des catégories abſolument étrangères à l'eſſence humaine, les qualités mêmes de cette eſſence.

Nous demandons à tout objet perçu ſa cauſe, ſa fin, ſon moment & ſon lieu, & ces idées d'origine, de but de temps & d'eſpace, ne ſont, avons-nous dit, que des abſtractions des propres conditions de notre nature active, révélée par la conſcience. Or les *axiomes* expriment ſimplement que tout objet perçu eſt ſoumis aux mêmes conditions, & il y eſt ſoumis préciſément parce qu'il

eſt perçu & qu'à ce titre il participe de notre eſſence qui le perçoit. Ainſi, quand nous percevons un mouvement, un phénomène, nous ne pouvons le concevoir ſans l'aſſimiler à nos actes volontaires qui ont une cauſe, une deſtination, un moment, un lieu, & leur ſubſtratum en nous; nous diſons donc : tout phénomène ſuppoſe une ſubſtance, une cauſe, un but, un eſpace & un temps. Tous nos groupes de ſenſations ſont assujettis à ces conditions qui ſont les ſeuls axiomes. Nous n'appelons pas de ce nom les jugements premiers & évidents qui réſultent de l'analyſe même de l'objet & qui n'en ſont, au fond, que la définition. Deux quantités égales à une troiſième ſont égales entre elles, parce que, par définition, deux quantités ſont égales quand elles ont une même mesure, laquelle peut être l'une d'elles ou une troiſième. La ſeule analyſe de l'idée d'égalité fournit l'idée de meſure & par ſuite l'expreſſion de l'égalité par la meſure; ce n'eſt point un axiome. Il y a, dans l'axiome proprement dit, attribution faite à l'objet, d'un élément qui n'y eſt pas manifeſté par l'analyſe; & cet élément, puiſé, ſelon nous, dans notre propre eſſence, nous l'attribuons à l'objet perçu parce qu'il ne serait pas perceptible s'il ne participait de notre eſſence. Nous jugeons les choſes en tant qu'elles ſont humaines & ſelon le degré où elles le ſont. Un être intelligent qui n'aurait pas la volonté ſerait incapable de ſentir pour l'objet perçu la néceſſité d'une

cauſe & d'une fin, & un être intelligent doué de modes d'activité dont nous ſommes dépourvus ſoumettrait à un plus grand nombre d'axiomes tout ce qui tomberait ſous ſa perception. Auſſi croyons-nous qu'il faut uſer des axiomes avec diſcernement; ils ne ſont applicables que dans la ſphère de nos perceptions & perdent toute autorité, lorſque, par une extenſion illégitime, nous les tranſportons du domaine de nos perceptions à l'univers entier.

Quant aux idées abſolues (le néceſſaire, l'infini, l'inconditionnel, le parfait), on les conſidère ſouvent comme dépaſſant dans leur objet l'eſſence humaine & la ſphère de l'expérience. Nous avons des réſerves à faire ſur ce point.

Remarquons qu'elles ne poſent aucune catégorie qui ne ſoit impliquée dans l'eſſence humaine : ſubſtance, relation, qualité, quantité; nous ne trouvons rien de plus dans ces idées & tout cela eſt dans l'homme. L'homme n'en imagine pas d'autres, parce qu'il ne peut rien imaginer hors de ſes propres catégories, mais rien ne prouve que celles-ci ſoient les ſeules. Le nombre & la nature de nos idées abſolues ſont donc déterminés par le nombre & la nature de nos catégories eſſentielles.

Pour ce qui eſt de leur formation, nous croyons qu'elles naiſſent de notre réflexion ſur le caractère de notre activité intellectuelle. Voici comment nous l'entendons. Nous conſtatons que

toutes nos catégories eſſentielles : être, relation, qualité, quantité, ſont limitées & dépendantes, en un mot *déterminées;* vivre c'eſt le conſtater, car nous ne vivons que par le ſecours d'un milieu qui nous borne. Nous ſentons que nous ne nous suffiſons pas, que nous ne ſommes pas par nous-même. En outre, tous les objets extérieurs dont l'exiſtence eſt liée & néceſſaire à la nôtre, nous apparaiſſent également déterminés par d'autres objets; nous ne percevons que le relatif, le fini et le contingent, ſi loin que nous pouſſions la ſérie de nos expériences dans chacune des catégories : être, relation, qualité, quantité. Ainſi, d'une part, nous exiſtons & ne pourrions exiſter par nous-même, & d'autre part les choſes que nous percevons ſucceſſivement exiſtent & ne pourraient non plus exiſter par elles-mêmes. Mais, ſi, au lieu de nous arrêter à nous-mêmes & à chaque terme ſucceſſivement perçu hors de nous dans chaque catégorie, nous conſidérons immédiatement l'enſemble de tous les termes, il eſt clair que nous ne concevrons pas cet enſemble comme étant relatif et fini; il faut bien qu'il ſoit par lui-même, car il exiſte &, ne laiſſant rien hors de lui, il ne peut être déterminé à l'exiſtence par aucune autre choſe. Nos propres catégories peuvent donc prendre un caractère abſolu, quand elles ſont enviſagées dans l'enſemble des termes qui s'y rapportent. Ainſi, tout phénomène eſt impliqué dans un ſubſtratum, lequel eſt lui-même

un mode plus ou moins médiat de la ſubſtance qui eſt en dernière analyſe le fond de toute réalité & à ce titre ne ſaurait exiſter que par elle-même; une grandeur finie est limitée par une grandeur de même nature, & celle-ci par une autre, en d'autres termes ce qui eſt borné n'eſt que partie par définition même; or, la ſomme de toutes les parties eſt la grandeur totale qui n'étant point portion n'eſt plus limitée, eſt infinie; tout fait a d'autres faits pour conditions, tout acte eſt produit par une cause, mais le ſyſtème complet de tous les faits & de tous les actes ne dépend plus que des rapports qu'il implique, c'eſt-à-dire de ſa propre eſſence, il eſt abſolu; enfin, tout ce qui progreſſe eſt imparfait, mais la ſomme conçue de tous les degrés progreſſifs conſtitue l'idéal qui eſt la perfection. Nous voyons donc comment toutes nos catégories, être, quantité, relation, qualité, deviennent abſolues, dès que nous conſidérons en chacune d'elles l'enſemble des déterminations qu'elle comporte, en un mot *ſon tout.* Mais nous pouvons aller plus loin et concevoir, ſans les imaginer, toutes les catégories de l'univers, y compris celles qui, n'étant pas les nôtres, ne nous ſont pas connues; nous pouvons concevoir le tout de chacune, c'eſt-à-dire ſon abſolu, & enfin, la ſomme des abſolus ou le Grand Tout. Mais remarquons bien que cette conception eſt d'ailleurs complétement creuſe, elle n'eſt qu'une idée du ſavoir poſſible, l'activité de notre eſprit

fonctionnant à vide ſous ſa propre réflexion. Spontanément nous ne concevons pas, nous ne faiſons que percevoir avec le ſentiment de la limitation & de la dépendance de notre être à l'égard des autres & de ceux-ci à l'égard d'autres encore; mais la réflexion s'attachant, non plus aux actes ſucceſſifs de la fonction de percevoir, mais au caractère illimité de ſon exercice, fait la ſomme de ſa puiſſance & non de ſes opérations accomplies. Par ſuite, elle dépaſſe la portée de la perception & se borne à concevoir.

Telle eſt, ſelon nous, l'origine des idées abſolues ſur leſquelles toute métaphyſique eſt fondée. Nous n'entreprendrons pas d'en faire ici la diſcuſſion complète, nous ſommes convaincu que la réflexion des eſprits eſt plus inégale ſur ce ſujet que ſur tout autre, & nous n'avons certes pas la préſomption de croire que nous l'ayons approfondi autant qu'il doit l'être.

Nous avons d'ailleurs voulu, dans cette préface, indiquer ſeulement les cauſes de la diverſité des opinions, l'état de la penſée philoſophique, & la néceſſité de ne rien conclure avant que l'analyſe ait été conduite avec plus d'entente & beaucoup plus avant. Nous ne nous reconnaiſſons ni la maturité d'eſprit néceſſaire pour arrêter une doctrine, ni surtout l'autorité qu'il faudrait pour lui donner du poids. Notre but ſerait pleinement atteint, ſi nos obſervations pouvaient donner à penſer aux matérialiſtes & aux ſpiritualiſtes &

faire ſentir à tous qu'au point où en ſont les connaiſſances humaines, un ſyſtème ontologique eſt prématuré. Ces obſervations, nous les réſumons en quelques lignes pour les mettre mieux en relief & les dégager de tous nos aperçus ſecondaires & plus conteſtables.

RÉCAPITULATION.

L'homme perçoit, c'eſt-à-dire que ſes ſenſations forment des groupes ou unités, & il juge, c'eſt-à-dire qu'il affirme des rapports entre ces unités ou entre les éléments d'une même unité. Il perçoit & juge ſpontanément, ſans avoir conſcience de la fonction intellectuelle qu'il exerce, juſqu'à une certaine limite à partir de laquelle il commence à réfléchir. La réflexion conſiſte en un retour conſcient de la penſée ſur ſon acte & elle commence lorſque la curioſité eſt plus exigeante que l'eſprit n'a d'intelligence inſtinctive. La réflexion a pour réſultat une direction voulue de la penſée, une méthode; par ſuite une analyſe plus profonde des éléments contenus dans les unités ſpontanées; & enfin une vue plus exacte des rapports impliqués dans les données de la ſenſibilité. Les unités ſpontanément perçues ne peuvent être que *déſignées*, elles ne se *définiſſent* que par la ſcience progreſſive de leurs rapports intrinſèques & extrinsèques. Les définitions sont donc, pour un même objet, fort différentes ſelon

la ſcience de ces rapports, elles ſont donc ſubordonnées à l'état de la connaiſſance réfléchie. Un même objet eſt donc ſuſceptible d'autant de ſignifications dans les divers eſprits qu'il y a en eux de degrés différents de réflexion. Telle eſt, en dehors des mobiles paſſionnels, la cause intellectuelle de la diverſité des opinions.

La curiosité a pour principes : 1° l'expérience interne qui nous révèle notre exiſtence, notre activité & ſes modes, en un mot les catégories de notre être ; 2° les axiomes, c'eſt-à-dire la conviction que chacune de ces catégories eſt applicable à tout objet perçu, en tant qu'il participe de notre eſſence comme perçu. Nous ne pouvons connaître de l'objet que ce par quoi il eſt en communication avec nous, ſes déterminations dans les catégories qui ſont préciſément les nôtres. Notre ſcience ne peut donc excéder la connaissance de nos catégories appliquées à nos perceptions. Tel est le domaine, telle est la limite du savoir de l'homme.

Toute application de nos propres catégories à l'univers entier eſt arbitraire & n'offre aucun caractère ſcientifique.

La nature active de notre eſprit, ſon initiative lui permet de ne point s'arrêter à chaque terme de la ſérie de ſes perceptions; il peut, par réflexion ſur ſa fonction même, dépaſſer toute perception & conſidérer comme accomplie ſon œuvre ſucceſſive, mais dès lors il ceſſe de percevoir, &

conçoit; il conçoit le Tout dans l'abſolu. Telle eſt ſon opération métaphyſique; il ne peut affirmer du Tout qu'une vérité, c'eſt qu'il exiſte par lui-même, vérité qui n'eſt point tranſcendante, mais qui découle de la définition du Tout. Du reſte nous ignorons complétement les catégories du Tout, hormis celles qu'implique notre propre eſſence; la métaphyſique ne peut donc faire aucun progrès, elle eſt toute dans une ſeule idée qui eſt ſon principe & ſon terme: l'être par ſoi. L'hiſtoire prouve ſuffiſamment qu'elle n'a jamais fait un pas de plus. Les métaphyſiciens & les théologiens ont, ſous toutes les formes, tranſporté les catégories humaines à l'être par ſoi.

Ce qui fait le ſuccès de la méthode ſcientifique & ſon inconteſtable ſupériorité, c'eſt que par l'obſervation & l'expérience elle prend connaiſſance de l'objet, elle conſtate ſon exiſtence & ce qu'il a de perceptible, avant de lui adreſſer aucune queſtion préſuppoſant en lui des catégories qui peuvent n'y pas être; elle ne prend pour prédicats de ſes queſtions que les idées générales qu'elle a d'abord abſtraites des données empiriques; ainſi les queſtions qu'elle poſe ſont toujours fondées, tandis que la métaphyſique a trop ſouvent préſumé qu'elle était en droit d'adreſſer à l'univers entier les mêmes queſtions de cauſalité, d'origine & de fin, qu'on peut adreſſer à l'eſſence humaine ou à toute eſſence compoſée de catégories impliquées dans l'homme.

d.

La ſcience tend chaque jour à ſe défier de l'emploi des axiomes philoſophiques de cauſalité, de ſubſtantialité, de finalité, parce qu'ils ne ſont applicables qu'aux objets dont l'eſſence eſt aſſimilable à l'eſſence humaine, & que cette aſſimilation eſt toujours périlleuſe. Elle s'en tient, pour principes, à des propoſitions analytiques très-claires par la ſimplicité du rapport qu'elles expriment, comme : la partie eſt plus grande que le tout; deux quantités égales à une troiſième ſont égales entre elles; deux & deux ſont quatre; la ligne droite eſt le plus court chemin d'un point à un autre; propoſitions qu'elle nomme auſſi axiomes mais qui n'en ſont point, car elles ſont réductibles à un jugement analytique & ne diffèrent de tout autre jugement que par la ſimplicité qui les rend immédiatement intelligibles. Elle ſe contente d'obſerver comment un phénomène eſt déterminé par d'autres qui le précèdent ou l'accompagnent, quelles ſont ſes conditions d'exiſtence & non plus quelles ſont ſes cauſes, car elle a reconnu que les prétendues cauſes étaient ſimplement elles-mêmes des phénomènes déterminés & non point des puiſſances particulières capables de ſe déterminer à l'action pour modifier leur milieu, comme paraît le faire notre propre activité d'où nous tirons l'idée de cauſe. La ſcience abandonne auſſi peu à peu l'axiome de finalité, elle conçoit l'ordre du monde comme un équilibre réſultant ſubſéquemment de la concurrence & de l'oppoſition

des forces, mais non plus comme une harmonie préétablie en vue de laquelle les forces auraient été mesurées & proportionnées; étant données des forces quelconques, n'agissant que pour agir, pour persévérer respectivement dans leur essence, de leur rencontre résultera nécessairement un système, soit équilibré, soit en voie d'équilibre, qui ne différera en rien d'un système prémédité dont les forces auraient été calculées pour l'harmonie obtenue, car dans les deux cas l'équilibre ou l'ordre n'existera qu'aux mêmes conditions; donc, pour connaître les rapports qui constituent l'état actuel du monde, ces rapports étant identiques dans l'une ou l'autre hypothèse, il est superflu d'introduire dans une pareille recherche, la préoccupation d'une fin; la fin ne serait utile à l'étude des rapports que si elle pouvait être connue avant eux, chose impossible puisqu'elle ne se définit que par eux. La fin nous est utile pour juger nos actes volontaires, parce que nous la posons nous-même avant d'agir, & nous jugeons nos actes par leur conformité à la fin voulue, mais ceux qui nous voient agir ne la connaissent que par l'accomplissement de nos actes, & n'en eussions-nous prémédité aucune, ils nous attribueraient un dessein quelconque d'après le résultat de notre action, toute machinale qu'elle serait. Nous sommes des spectateurs semblables en face de la nature, observons ce qu'elle fait, mais ne préjugeons pas qu'elle l'a voulu.

Quant à l'axiome de ſubſtantialité, la ſcience n'y a pas encore renoncé malgré ſon averſion marquée pour la métaphyſique ; elle parle encore de matière, de maſſe, de molécules, & s'attarde ainſi dans des conceptions ſurannées, illuſions de la connaiſſance ſpontanée qu'elle a pour miſſion de faire tomber en ſubſtituant partout des rapports aux entités fictives. Nous avons eſſayé de montrer que ni l'expérience externe ni l'expérience interne ne ſont en état de réſoudre le problème de la ſubſtance. Il leur eſt impoſſible d'en atteſter la diviſion : l'invidualité conçue comme une diſtinction de ſubſtances aboutit à la négation de toute relation entre les individus faute d'un fond commun à tous; or, ſi l'expérience nous apprend quelque choſe de certain, c'eſt qu'il exiſte des relations entre toutes les choſes que nous percevons. Mais d'autre part comment concilier la conſcience avec l'univerſalité de la ſubſtance? Nous pouvons très-bien ne pas être capables de réſoudre cette difficulté, ſans être pour cela en droit de la déclarer inſoluble; mais nous ne ſommes certainement pas en droit de la trancher contre le témoignage de l'expérience. Sachons plutôt ne pas ſavoir, ce n'eſt pas la moindre vertu du vrai philoſophe. Le plus ſûr eſt de différer la concluſion & de réfléchir longtemps encore. Toutefois, entendons par réfléchir, non pas concentrer indéfiniment nos facultés ſur les mêmes queſtions toujours poſées de la même manière, mais au con-

traire multiplier inceſſamment les données de l'expérience externe & interne en les analyſant toujours davantage, & ſaiſir ainſi des rapports de plus en plus eſſentiels à l'objet afin d'améliorer nos définitions. Peut-être arriverons-nous ainſi à nous comprendre, à exercer en commun nos forces ſur les mêmes points, & à donner quelque fondement inconteſté à la philoſophie. Alors ſeulement la recherche ſur l'être des choſes & leur raiſon d'être, au lieu de recommencer dans chaque eſprit, à chaque génération, pourra léguer des réſultats admis & ſe continuer de ſiècle en ſiècle, ce qui ſera le ſigne certain de ſon organiſation ſcientifique.

LUCRÈCE

DE LA NATURE DES CHOSES

LIVRE PREMIER

Mère des fils d'Enée, ô volupté des dieux
Et des hommes, Vénus, ſous les aſtres des cieux
Qui vont, tu peuples tout : l'onde où court le navire,
Le ſol fécond; par toi tout être qui reſpire
Germe, ſe dreſſe & voit le ſoleil radieux!
Tu parais, les vents fuient & les ſombres nuages,

Le champ des mers te rit; fertile en beaux ouvrages,
La terre épand les fleurs ſuaves ſous tes pieds,
Le jour immenſe éclate aux cieux pacifiés!
Dès qu'avril apparaît, & qu'enflé de jeuneſſe
Le fécondant zéphir a forcé ſa priſon,
Ta vertu frappe au cœur les oiſeaux, ô Déeſſe,
Leur bande aérienne annonce ta ſaiſon;
Le ſauvage troupeau bondit dans l'herbe épaiſſe
Et fend l'onde à la nage, & tout être vivant
A ta grâce enchaîné brûle en te pourſuivant.
C'eſt toi qui par les mers, les torrents, les montagnes,
Les bois peuplés de nids & les vertes campagnes,
Plantant au cœur de tous l'amour cher & puiſſant,
Les pouſſes d'âge en âge à propager leur ſang!
Le monde ne connaît, Vénus, que ton empire;
Rien ſans toi, rien n'éclôt aux régions du jour,
Nul n'inſpire ſans toi, ni ne reſſent d'amour!
A ton divin concours dans mon œuvre j'aſpire,
Je veux à Memmius parler de l'Univers,
A notre Memmius que, prodigue & conſtante,

Orna de tous les dons ta faveur éclatante,
Donne, ô Vénus, la grâce éternelle à mes vers!

Mais, pendant que je chante, & ſur mer & ſur terre
Endors & fais tomber la fureur de la guerre :
Tu peux, ſeule, aux mortels donner la douce paix ;
Mars, le dieu tout armé de la guerre farouche,
Quand l'amour l'a vaincu, vient jeter ſur ta couche
Son cœur bleſſé du mal qui ne guérit jamais.
Tes genoux pour couſſin, dans un regard de flamme,
Béant vers toi, d'amour il ſe repaît les yeux,
Et, renverſé, ſuſpend à tes lèvres ſon âme!
Lorſqu'il repoſe ainſi ſur ton corps glorieux,
Preſſe-le comme une onde, & que ta voix le charme
Et le prie, &, propice aux Romains, le déſarme!
Mon chant, quand la patrie eſt dans de mauvais jours,
Se trouble, & Memmius ne peut, en pleine alarme,
Fruſtrer l'eſpoir public d'un illuſtre ſecours!
Les dieux, de leur nature, entière par ſoi-même,
Sont immortels, heureux dans une paix ſuprême,

Loin des choſes de l'homme & bien plus haut que nous.
Nos périls, nos douleurs ne leur ſont pas communes;
Sans nul beſoin de nous, maîtres de leurs fortunes,
Ils ſont indifférents, ſans grâce ni courroux.

Apprête ton génie, & d'une libre oreille
A loiſir, Memmius, entends la vérité :
Ce gage de mon zèle & ce fruit de ma veille,
Ne les dédaigne pas ſans m'avoir écouté.
Je vais dire des dieux les principes ſuprêmes
Et ſonder la Nature en ces éléments mêmes
Dont les corps ſont créés, vivifiés, nourris,
Où par la mort diſſous retournent leurs débris.
Retiens qu'en mes leçons les mots matière *ou* germe,
Ou corps générateur *déſignent l'élément;*
Le nom de corps premier *tous les trois les renferme,*
Car il marque à la fois cause & commencement.

L'homme traînait ſa vie abjecte & malheureuſe,
Sous le genou peſant de la Religion

Qui, des hauteurs du ciel penchant ſa tête affreuſe,
Le tenait dans l'horreur de ſon obſeſſion.
Un Grec fut le premier qui, redreſſant la face,
Affronta le fantôme avec des yeux mortels.
Foudre, ni ciel tonnant, ni preſtige d'autels
Ne l'ébranle, & d'un cœur qu'enhardit la menace
Il brûle de forcer pour la première fois
Le temple où la Nature enſerre et clôt ſes lois.
Son héroïque ardeur triomphe, &, vagabonde,
L'entraîne par delà les murs flambants du monde;
Son âme & ſa penſée explorent l'infini;
Il en revient vainqueur, il ſait ce qui peut naître,
Ce qui ne le peut pas, du pouvoir de chaque être
Les bornes, & ſon terme à ſon fond même uni.
Sur la Religion un pied vengeur ſe poſe,
L'écraſe, & ſa victoire eſt notre apothéoſe!

Tu crains, dans mes leçons, de te voir entraîné
Par la raiſon ſans culte au noir chemin des crimes.
Ah! la Religion fait plutôt des victimes

Et d'un culte odieux le ſacrilége eſt né!
Des Grecs, au port d'Aulis, l'élite réunie,
Les rois, pour conjurer la Vierge-aux-Carrefours,
Souillent l'infâme autel du ſang d'Iphigénie.
Sur ſes tempes déjà flottent les blancs atours
Suſpendus au bandeau qu'à ſon front on attache.
Elle voit là ſon père, immobile d'horreur,
Le couteau que le prêtre à ce malheureux cache,
Les larmes que ſa vue à tout le peuple arrache,
Et ſent fuir ſes genoux, muette de terreur.
La miſérable! En vain c'eſt elle la première
Qui fit entendre au roi le nom ſacré de père :
On l'empoigne tremblante, on la traîne à l'autel,
Non pour voir accomplir le rite ſolennel
Et par l'hymen brillant s'en retourner ſuivie,
Mais, nubile, offrant pure au fer honteux ſa vie,
Tomber, victime en pleurs, qu'un père ſacrifie
Pour le départ heureux & ſûr de ſes vaiſſeaux...
Tant la Religion put conſeiller de maux!

Vaincu par tous les vieux & terribles menſonges
Que t'ont faits les devins, tu te gares de moi,
Car combien n'ont-ils pas imaginé de ſonges
Qui puſſent, de la vie aboliſſant la loi,
Bouleverſer ton ſort tout entier par l'effroi.
Ah! que ſi, reniant ſa ſainte extravagance,
L'homme avait bien la foi que ſes maux finiront,
Des devins menaçants il vaincrait l'arrogance!
Mais, ignorant, ſans force, il baiſſe encor le front.
Car il craint dans la mort une éternelle peine,
Que ſait-il, en effet, de l'âme & de ſon ſort?
L'âme eſt-elle l'aînée ou la contemporaine
De la vie, ou diſſoute avec nous par la mort?
Au gouffre de Pluton dans la nuit deſcend-elle?
Un dieu la ſouffle-t-il en mainte chair nouvelle?
Comme autrefois l'a dit Ennius, qui ravit
A l'Hélicon charmant la verdure immortelle,
La première qu'autour d'un front latin l'on vit!
Mais ſes vers d'éternelle & haute renommée,
Peignant l'Achéron noir, en ont peuplé les bords

De ſpectres ſans couleur, d'une eſſence innommée,
Ombre qui n'eſt point l'âme & qui n'eſt plus le corps.
Et c'eſt là qu'il a vu la figure d'Homère
Toujours jeune ſurgir & de triſteſſe amère
Fondre en pleurs, puis ouvrir la Nature à ſes yeux.

Mais, avant de ſonder & d'expliquer les cieux,
Le ſoleil & la lune & la loi qui les mène,
Les forces de la terre & ſes créations,
C'eſt nous qu'il faut d'abord que nous interrogions.
Qu'eſt donc la vie en nous? Qu'eſt-ce que l'âme humaine?
Quand des objets, le jour, ont frappé nos cerveaux,
Pourquoi ſe dreſſent-ils dans la fièvre ou le ſomme?
Qui de nous n'a pas cru revoir, entendre un homme
Dont la terre enſerrait depuis longtemps les os?
Je ſens bien que des Grecs les recherches obſcures
Ne peuvent par mes vers luire d'un jour plus beau;
J'ai dû même innover des mots & des figures,
Car notre langue eſt pauvre & le ſujet nouveau.
Mais ta vertu, l'eſpoir d'une amitié ſuave

M'allégent le fardeau que la fatigue aggrave;
L'amitié, m'éveillant dans le calme des nuits,
Me dictera le mot, l'accent qui devant l'âme
Allume & fait courir une brillante flamme
Dont l'inconnu s'éclaire en ſes profonds réduits.
Pour diſſiper l'horreur de notre nuit profonde,
Le ſoleil ne peut rien, ni le jour éclatant,
Mais la Nature parle & la raiſon l'entend!

Et voici le principe où la raiſon ſe fonde :
Rien n'eſt jamais ſorti du néant par les Dieux.
Que ſi l'humanité tremble dans l'épouvante,
C'eſt qu'à l'œuvre infini de la terre & des cieux
L'homme cherche une cauſe, elle échappe à ſes yeux,
Et la force divine eſt celle qu'il invente.
Mais quand nous aurons vu que rien n'éclôt de rien,
Nous marcherons guidés au but qui nous appelle,
Nous ſaurons de quel fond, par quel ſecret moyen,
Tout prend l'être & ſe meut ſans que nul Dieu s'en mêle.
Que le néant engendre, & les êtres divers

Naiſſent tous l'un de l'autre, & tout leur eſt ſemence.
Dès lors la race humaine au ſein des mers commence,
Le poiſſon naît du ſol, l'oiſeau ſurgit des airs,
Bêtes ſauves, troupeaux, bétails de toute espèce,
Aux déſerts comme aux champs vivent ſans loi produits,
Et les arbres n'ont plus toujours les mêmes fruits :
Tous bons à tout produire, ils en changent ſans ceſſe.
Car ſi chaque être n'a ſes corps générateurs,
Où chacun trouve-t-il une conſtante mère?
Mais tu leur vois à tous leurs germes créateurs,
Auſſi chacun n'éclôt, n'émerge à la lumière
Qu'où repoſent ſes corps premiers & ſa matière.
Tout être ainſi ne peut par tous être enfanté,
Car des pouvoirs diſtincts à chaque être appartiennent.
Pourquoi la roſe en mai, les moiſſons en été?
Et le cep par l'automne à s'épandre invité?
Si ce n'eſt qu'en leur temps les ſemences conviennent,
Et qu'ainſi tout produit apparaît tour à tour,
Quand la terre vivace élève au ſeuil du jour
L'être en fleur, ſur la foi des ſaiſons qui reviennent,

Si tout de rien naiſſait, tout ſurgirait ſoudain,
Sans nulle ſaiſon propre en un temps incertain,
N'étant plus d'éléments dont un ciel impropice
Pût jamais empêcher l'union créatrice.
S'ils pouſſaient du néant, les êtres auſſitôt
Croîtraient, n'attendant point des germes l'aſſemblage :
L'enfance à la jeuneſſe atteindrait ſans paſſage,
L'arbre ſoudain du ſol s'élèverait d'un ſaut.
Mais quoi! d'un tel déſordre a-t-on jamais vu trace?
Tout grandit lentement, ainſi que le preſcrit
Un germe ſûr; chaque être eſt conforme à ſa race;
Chacun d'un propre fond croît donc et ſe nourrit.
Puis le ſol, ſans les eaux que chaque année aſſure,
Ne pourrait, inféconds, de beaux fruits s'égayer,
Ni tous les animaux, privés de nourriture,
Entretenir leur vie & ſe multiplier.
Loin d'admettre qu'il ſoit ſans corps premiers des êtres,
Crois plutôt que, pareils aux mots formés de lettres,
Ils trouvent par milliers de communs éléments.
Qui donc à la Nature eût interdit de faire

Des hommes qu'on eût vus, déraciner, géants,
Les grands monts, traverſer à gué les océans,
Et porter, invaincus, un âge ſéculaire,
S'il n'était aux objets, pour naître, un fond marqué,
Principe où de chacun l'eſſor fût impliqué :
Il faut donc l'avouer, rien de rien ne commence,
Puiſque tous les objets ont beſoin de ſemence
Qui, les créant, les porte au champ ſubtil des airs.
Si la campagne, enfin, préférable aux déſerts,
Par nos mains cultivée en fruits meilleurs abonde,
Il faut bien qu'en la terre il ſoit des éléments
Que le labour incite à leurs enfantements,
Quand notre ſoc retourne une glèbe féconde.
Que s'il n'en était point, tout ſans notre labeur
D'un eſſor ſpontané naîtrait beaucoup meilleur.
Ajoute que la mort déſagrége la choſe
Sans réduire jamais ſes germes à néant;
S'il pouvait rien périr de ce qui la compoſe,
La choſe périrait, diſparue à l'inſtant,
Sans attendre un agent qui, propre à la diſſoudre,

Dût miner ſes liens pour la réduire en poudre.
Mais un germe éternel fixe chaque produit;
Juſqu'à ce qu'un agent vienne aſſaillir cet être,
Ou, le déſagrégeant, dans ſes pores pénètre,
La Nature ne ſouffre en rien qu'il ſoit détruit.
Si l'âge enfin, des corps que ſon travail diſſipe
Tuant le fond, conſume en entier leur principe,
D'où vient le divers ſang des êtres que Vénus
Rend au jour de la vie? Où puiſe, eux revenus,
Le ſol riche un ſuc propre à nourrir chaque type?
Quelle eau la ſource vive & le fleuve à la mer
Prodiguent-ils? Quels feux donne aux astres l'éther?
Car le paſſé ſans borne & la vie actuelle
Ont dû tarir tout être à ſubſtance mortelle;
Que s'il dure aujourd'hui, s'il a toujours duré
Des corps par qui ce monde eſt fait & réparé,
Il faut bien, les douant d'une immortelle eſſence,
De rentrer au néant leur nier la puiſſance.
Si la matière enfin, d'un nœud plus ou moins fort
Se liant, ne reſtait l'éternel fond des choſes,

Tout, d'une même atteinte & par les mêmes causes,
Périrait au toucher seulement de la mort,
Faute de corps massifs, d'éternelle substance,
Dont quelque force dût rompre la consistance.
Mais non, les éléments formant de divers nœuds
Tandis que la matière est éternelle en eux,
Les corps restent entiers tant que nul choc n'arrive
Assez fort pour briser leur trame respective;
La mort réduit ainsi l'objet à l'élément
Et, loin d'anéantir, désunit seulement.
Il pleut & l'eau périt, quand l'éther, divin père,
La précipite au sein maternel de la terre;
Mais vois : le beau blé monte & le rameau verdit,
Et l'arbre cède au poids de ses fruits & grandit;
Vois donc : le genre humain, les bêtes, s'en nourrissent,
Et les riches cités d'un jeune sang fleurissent.
Par tous les bois feuillus chantent les nouveaux nids;
Las du faix de leur graisse, en des prés bien fournis,
Se couchent les troupeaux, &, gonflant la mamelle,
Le blanc laitage coule, & la race nouvelle,

Folle, ſur les gazons, d'un pied encor peu ſûr,
Bondit, le cerveau jeune enivré de lait pur.
Quand donc la choſe meurt, tout ne meurt pas en elle,
Des débris de chaque être un nouvel être ſort,
Ainſi toute naiſſance eſt l'œuvre d'une mort.

Comme j'ai dit que rien du néant ne peut naître
Et que rien n'y retourne après avoir eu l'être,
Tu te prends à douter de mes enſeignements,
Parce que l'œil ne peut ſaiſir les éléments;
Je te vais donc prouver qu'il faut que l'on conçoive
Dans tout objet des corps, ſans que l'œil les perçoive.
Ainſi le vent flagelle avec fougue les eaux,
Répand la nue au loin, coule les gros vaiſſeaux,
Caſſe, en tourbillonnant à travers les campagnes,
Les grands arbres, & bat les ſublimes montagnes
D'un ſouffle aux pins fatal : tel le vent frémiſſant
Se déchaîne en furie & hurle menaçant.
Il eſt donc fait de corps qui, ſouſtraits à la vue,
Balayant & la mer & la terre & la nue,

Entraînent tout obſtacle à leur vol turbulent.
Ces corps fluides vont propageant leurs ravages,
Tout comme on voit ſoudain l'eau mobile en coulant
Monter, quand vient l'accroître, après d'amples orages,
Un déluge apportant de la cime des monts
Avec des troncs entiers des fragments de branchages.
L'impétueux torrent force les meilleurs ponts ;
Il court ſus aux piliers, tourbillon gros de pluie :
La maſſe, ſous l'effort terrible qu'elle eſſuie,
Croule avec un grand bruit ; les lourds quartiers de roc
Sont roulés ſous les flots ; rien ne réſiſte au choc!
Or, le souffle du vent doit courir de la ſorte :
Quand, pareil au torrent, il fond ſur un objet,
Il l'aſſaille ; des coups répétés qu'il lui porte
Le renverſe, l'enlève, & tournoyant jouet
Dans les cercles fougueux de la trombe il le roule.
Donc le vent cache en ſoi des corps premiers en foule,
Puiſqu'il imite ainſi les mœurs, le mouvement
Des grands cours d'eau qui ſont des corps évidemment.
On ne peut voir non plus des choſes odorantes

Aux narines monter les ſenteurs différentes;
Le chaud ne ſe voit pas, le froid de même aux yeux
Se dérobe, & le ſon ne s'aperçoit pas mieux,
Et ces choſes pourtant ſont vraiment corporelles,
Si j'en prends à témoin les ſens frappés par elles,
Car les corps ſeulement ſont tangibles entre eux.
Une tunique au bord des flots briſés pendue,
Boit leur roſée, & ſèche au ſoleil étendue.
Or, ce travail de l'eau pénétrant le tiſſu,
Puis diſſipée au feu, l'œil ne l'a point perçu :
L'onde en minimes parts s'épand & ſe diviſe,
Et nulle à nos regards ne laiſſe aucune priſe.
Quand elle a du ſoleil compté bien des retours,
La bague s'uſe au doigt qu'elle orna tous les jours;
L'eau que diſtille un toit creuſe, en tombant, la pierre;
Le fer de la charrue eſt rongé par la terre;
Les pieds ont aplani les pavés du chemin;
Vois l'idole d'airain ſur le ſeuil de la porte :
Il faut qu'en la baiſant une foule entre & ſorte,
Et ces ſaluts nombreux en ont uſé la main.

La perte ſe voit bien, car la forme s'altère;
Mais ce qu'à tout inſtant l'objet perd de matière,
La nature en ravit la vue à l'œil humain.
Ce qu'aux êtres le temps apporte & la Nature,
Peu à peu, les forçant à croître avec meſure,
Ne peut être ſaiſi des yeux les plus puiſſants,
Non plus que le déclin de leurs corps vieilliſſants.
Nul œil, à chaque inſtant, ne peut voir la morſure
Que fait aux rocs pendants le ſel rongeur des mers.
C'eſt d'inviſibles corps qu'eſt formé l'univers.
La matière pourtant n'emplit pas tout le monde;
Sache que toute choſe a quelque vide en ſoi.
C'eſt cette connaiſſance importante & féconde
Qui va guider, fixer ta raiſon vagabonde,
T'expliquer le grand Tout, & me gagner ta foi!

Il eſt donc un milieu libre, vide, impalpable;
Rien ne ſerait, ſans lui, de ſe mouvoir capable,
Car leur ſolidité formerait chez les corps
Un mutuel obſtacle à leurs communs efforts,

Et nul n'avancerait, puisque nul dans la maſſe
Aux autres ne pourrait le premier faire place.
Or, dans les champs du ciel, de la terre & des mers,
Tout ſe meut à nos yeux sur des rhythmes divers :
Aucun de tous ces corps agités ſans relâche
N'eût pu, faute d'un vide, y commencer ſa tâche ;
Et bien plus, aucun d'eux n'aurait même exiſté :
La matière eût dormi dans ſa ſolidité.
Il n'eſt pas un objet, de ceux qu'on croit ſolides,
Qui n'offre aux corps ſubtils un vide où pénétrer.
Vois ſuinter la pierre, & les grottes humides
Par des canaux ſecrets goutte à goutte pleurer.
Dans nos membres partout filtre la nourriture ;
Si l'arbre pouſſe, & donne au temps marqué ſes fruits,
C'eſt que les ſucs, du bout des racines conduits,
Circulent par le tronc dans toute la ramure.
La voix perce une enceinte, & par les huis bien clos
Vole & paſſe ; un froid vif ſe gliſſe juſqu'aux os :
Ce que tu ne verrais nullement ſe produire
Sans des vides par où le corps pût s'introduire.

Et que penſeras-tu des choſes que tu vois,
Pareilles de grandeur, ſe ſurpaſſer de poids?
Si l'une eſt de matière autant que l'autre pleine,
Le plomb ne ſaurait donc peſer plus que la laine,
Car la matière ſeule entraîne tout en bas,
Et le propre du vide eſt de ne peſer pas.
Plus une choſe eſt grande & te ſemble légère,
Plus elle atteſte ainſi qu'elle a de vide en ſoi,
Et plus peſante elle eſt, plus ſa lourdeur fait foi
Qu'elle a perdu de vide & gagné de matière.
Nos recherches enfin nous l'ont donc révélé,
Ce vide, à toute choſe intimement mêlé!
Il faut qu'on hâte ici, de peur qu'on ne t'égare,
Contre un exemple adroit, mais vain, je te prépare.
L'eau cède aux flancs luiſants des poiſſons écailleux
Et leur ouvre un ſentier liquide, & derrière eux
Comble la brèche ouverte au retour de ſon onde.
Ainſi peuvent, dit-on, les choſes ſe mouvoir
Et ſe ſubſtituer dans la maſſe du monde.
Mais quoi! rien de plus faux ſe peut-il concevoir!

Car où chaque poiſſon trouve-t-il une iſſue,
S'il ne l'a de l'eau même auparavant reçue?
Mais où peut paſſer l'eau, ſans qu'il ait avancé?
Voilà donc tous les corps dans un repos forcé,
Ou conviens que partout le vide au plein s'ajoute,
Et qu'à tout mouvement il ouvre & fait ſa route.
Enfin, prends un corps plat par un autre preſſé,
Soudain ſépare-les : il faut ſans aucun doute
Que l'air occupe entre eux tout l'eſpace laiſſé;
Mais, bien que d'alentour l'air prompt s'y précipite,
Il ne peut, dans l'inſtant, affluer aſſez vite
Pour l'emplir en entier, mais doit par chaque bout
Gagner de proche en proche avant d'occuper tout.
Le contact & l'écart, ſi l'air eſt contractile,
S'explique, dira-t-on, ſans vide; erreur ſubtile!
Un lieu, qui n'était point occupé, le devient,
Un autre, qui l'était, cède ce qu'il contient:
Il n'eſt pas de raiſon pour que l'air ſe condenſe,
Et le fît-il, ſans vide il ne pourrait, je penſe,
Grouper ſes éléments, ſe retirer en ſoi.

Ne t'embarraſſe plus d'objections frivoles :
Il faut du vide enfin reconnaître la loi !
Et je pourrais encore, ami, dans mes paroles
Par d'autres arguments corroborer ta foi ;
Mais, pour les ſignaler à ton eſprit ſagace,
Il ſuffit que mes vers t'en aient livré la trace :
Quand le chien, par les monts pleins d'errants animaux,
Flaire, il va droit au gîte abrité de rameaux,
Dès qu'il s'eſt élancé ſur des piſtes certaines ;
Ainſi, de preuve en preuve, aux notions lointaines
Tu cours, &, juſqu'au vrai fidèlement conduit,
Tu le forces dans l'ombre en ſon dernier réduit !
Si mon verbe concis t'arrête ou te déroute,
J'étendrai la doctrine & la déploîrai toute ;
Mon ſein riche épandra le miel de mes diſcours
En fleuve intariſſable & ſi large en ſon cours
Qu'en nos membres le froid de l'âge peut deſcendre
Et de la vie en nous la gaîne ſe briſer,
Sans que mon luth t'ait fait ſur chaque choſe entendre
Les arguments ſans nombre où tu pourrais puiſer !

De l'œuvre commencé renouons la texture :

Deux choſes donc : les Corps, & par eux habité
Le Vide, ouvrant carrière à leur mobilité,
Voilà le propre fond de toute la Nature!
Les corps, nous les ſentons, le ſens eſt vrai par ſoi;
Sans ce premier appui d'une commune foi,
Sur les ſecrets du monde il n'eſt pas d'avenue
Et pas de vérité certainement connue.
Quant à ce lieu, l'eſpace, en mes vers appelé
Le Vide, il eſt : ſans lui les corps n'ont plus de ſiége,
Ils ont de circuler perdu le privilége;
C'eſt ce que mes leçons déjà t'ont révélé.
Et n'imagine point d'être qui d'aventure
Serait diſtinct des corps & du vide à la fois,
Qui fît une nouvelle & troiſième nature;
Quel que fût cet objet, dès qu'il eſt, tu conçois
Qu'un ſurcroît, fort ou faible, à l'univers s'ajoute;
Eſt-il tangible, encor que léger & ſubtil,
Dans la ſomme des corps il doit compter ſans doute;

Et s'il eſt intangible, alors que pourrait-il
Au paſſage d'un autre oppoſer de ſolide?
Il eſt donc pénétrable; en un mot, c'eſt le vide.
Et toute choſe eſt telle, au ſurplus, qu'elle peut
Soit agir, ſoit ſubir l'acte d'une autre choſe,
Ou telle enfin qu'une autre y réſide & s'y meut;
Mais, cauſée ou ſubie, une action ſuppoſe
Quelque maſſe, & le lieu quelque eſpace vacant.
Hors le vide & les corps, l'être donc ne comporte
Nulle nature en ſoi d'une troiſième ſorte,
Plus rien qui de nos ſens vienne ébranler la porte,
Ni qu'atteigne l'eſprit d'un regard convaincant!
Ces deux principes ſont dans tout objet l'eſſence,
Et d'elle tout le reſte, accident, prend naiſſance.
L'eſſence ne ſe peut de l'objet détacher
Sans le détruire : ainſi, le poids dans le rocher,
La chaleur dans le feu, dans l'eau l'état fluide,
Ce qu'on palpe en tout corps, ce qui cède en tout vide.
Pour ce qui vient & fuit, laiſſant inaltéré
Le fond de l'être, ainſi la liberté, la guerre,

L'eſclavage, la paix, le luxe, la miſère,
Accident eſt le nom juſtement conſacré.
Le temps n'eſt point par ſoi, ce n'eſt que par les choſes
Que ton eſprit conçoit l'être vain que tu poſes
Sous les noms de préſent, de paſſé, d'avenir;
Car le temps n'eſt ſenſible, il en faut convenir,
Que dans le mouvement ou le repos qui dure.
Quand d'Hélène on te dit réelle la capture,
Et réels les Troyens domptés par les combats,
Certes cette aventure en ſoi n'exiſte pas :
Des âges accomplis l'irrévocable fuite
Emporta les héros & leur œuvre à leur ſuite;
Car rien ne s'eſt jadis exécuté par eux
Qui ne fût l'accident des choſes & des lieux.
Enfin, ſi tu niais l'Eſpace & la Matière,
Baſes de la nature & de l'hiſtoire entière,
Pour la beauté d'Hélène une ardente fureur
N'eût point, ſoufflant au cœur du Phrygien ſa flamme,
Allumé ces combats pleins d'une illuſtre horreur,
Ni le cheval de bois n'eût, pour brûler Pergame,

Dans une nuit perfide enfanté l'Achéen.
L'action n'a donc pas, à fond considérée,
Par soi, comme les corps, existence & durée,
Ni comme l'être vide un fondement certain;
Mais elle est l'accident, elle est ce qui varie
Dans la masse & le lieu, théâtre de la vie!
Tout corps, par son essence, ou n'est qu'un élément,
Ou d'éléments ensemble agrégés se compose;
S'il est élémentaire, à l'effort violent
Pour le broyer, sa masse invincible s'oppose.
Mais tu pourrais douter qu'au monde il existât
Nul corps dont la matière aux efforts résistât :
Le fer incandescent s'amollit sous la braise;
La voix, les cris, la foudre ont accès par les murs;
L'or se dissout au feu qui tord ses lingots durs;
Le roc, fumant de rage, éclate en la fournaise;
La flamme dompte & fond la glace de l'airain;
L'argent, sous le flot lent des liqueurs qu'on y verse,
Fait sentir la chaleur ou le froid qui le perce,
Sitôt que le convive a pris la coupe en main.

L'exiſtence du plein te paraît donc peu ſûre.
Mais, puiſque la raiſon l'exige & la Nature,
Écoute-moi, bientôt tu m'auras avoué
Que d'une conſiſtance éternelle eſt doué
L'élément primitif, germe de toute choſe,
Où l'œuvre univerſel ſe réſume & repoſe.
Je l'ai dit : la Nature eſt double, & tu comprends,
Depuis qu'il t'eſt prouvé combien ſont différents
Et le corps & le lieu, champ de toute naiſſance,
Que chacun d'eux ſépare & garde ſon eſſence :
Partout où gît l'eſpace en mes vers appelé
Le Vide, point de maſſe, & partout où réſide
La maſſe, il ne ſaurait exiſter aucun vide ;
Ainſi l'atome eſt plein, ſans vide au plein mêlé.
Puiſqu'aux objets formés nous découvrons du vide,
Il doit donc à l'entour exiſter du ſolide ;
Et certes l'on feindrait ſans aucun fondement
Qu'un vide eſt dans leur maſſe enclos intimement ;
Car encor faut-il bien qu'une paroi l'enſerre,
Et qu'eſt-elle ? ſinon quelque amas de matière

Qui compoſe à ce vide un empriſonnement.
La matière peut donc, en vertu de ſa maſſe,
Être éternelle, alors que périt l'agrégat.
Se pût-il que le vide au monde entier manquât,
Tout ſerait donc maſſif, & s'il ne fût pas trace
De corps venant former tous en leurs lieux des pleins,
Tout ſerait pénétrable en ces abîmes vains.
Or, le vide & le plein ſe partagent le monde,
Aucun n'en bannit l'autre & n'eſt tout l'univers;
Afin donc que le vide au plein ne ſe confonde,
Il faut l'atome, un corps qui les faſſe divers.
Aux aſſauts du dehors il reſte invulnérable;
Rien ne peut deſſerrer ſa trame impénétrable.
Enfin, & mes leçons l'ont déjà démontré,
D'une épreuve quelconque il ſort inaltéré.
Ni rupture, ni choc en effet n'eſt poſſible
Sans vide, rien n'eſt plus aux tranchants diviſible,
Plus rien n'abſorbe l'eau, le froid qui gagne & mord,
Ni le feu pénétrant, ces miniſtres de mort;
Et plus la choſe atteinte offre de vide en elle,

Plus leur intime attaque a de mortel effet;
Si donc vraiment l'atome eſt de ſolide fait
Sans vide, la matière eſt vraiment éternelle.
Et s'il fût que jamais la matière périt,
Dans leur ancien néant qui les eût fait éclore
Les choſes rentreraient pour en renaître encore;
Mais rien ne naît de rien, ma Muſe te l'apprit,
Et rien n'eſt jamais né que le néant reprît.
De l'atome immortelle eſt donc la maſſe entière :
L'objet, s'y réſolvant à ſon heure dernière,
Rapporte au renouveau des choſes la matière!
Ainſi, fort de ſa ſimple & ſolide unité,
L'atome ſe conſerve & rouvre la carrière
Aux transformations depuis l'éternité!
S'il n'était point enfin poſé par la Nature
De terme aux fractions, une longue rupture
Eût déjà diviſé la matière à tel point
Qu'une heure dût bientôt arriver dans la ſuite
Où ſes œuvres conçus ne s'achèveraient point;
Car toute choſe au monde eſt plus vite détruite

Qu'elle n'eſt reſtaurée; auſſi ce que le temps
Dans le cours infini des âges précédents
Eût briſé, manquerait, diſſous & pêle-mêle,
D'aſſez de jours pour naître à ſa forme nouvelle.
Or, tout prouve aujourd'hui dans ce que nous voyons,
Qu'il eſt à ce broîment une limite ſûre,
Car le temps refait tout, & par genres aſſure
Leur croiſſance & leur fleur à ſes créations.

Ajoute que malgré la ſolide ſubſtance
Des atomes, l'eſprit peut concevoir comment
L'eau, la vapeur, la terre, & l'air, ſans conſiſtance,
Se forment, & d'où vient leur ſouple mouvement;
Car il ſuffit d'un vide épars dans la nature.
Mais ſi de tous les corps les éléments ſont mous,
La naiſſance du fer & de la pierre dure
Demeure ſans principe & ſans raiſon pour nous,
Faute de quelque aſſiſe où la Nature fonde.
Il doit donc exiſter de durs & ſimples corps
Dont le compacte amas puiſſe produire au monde

Le tiſſu plus ſerré de tous les êtres forts.
Qu'on ſuppoſe les corps diviſés ſans limite :
Il faut bien que pourtant, depuis l'éternité
Juſqu'aujourd'hui, des corps aient toujours ſubſiſté
Dont la maſſe n'a point encore été détruite.
Or, dit-on, leur eſſence eſt la fragilité;
Comment donc, ſubiſſant des aſſauts innombrables,
A travers tous les temps ſont-ils demeurés ſtables ?
Puiſqu'aux eſpèces donc la Nature a preſcrit
Leur degré de croiſſance & leur fixe durée;
Que la part de pouvoir qui leur eſt meſurée
En de conſtantes lois trouve ſon terme écrit;
Puiſque, loin de changer, l'ordre des choſes reſte,
Si bien que les oiſeaux, tout variés qu'ils ſont,
Gardent du genre en eux le ſigne manifeſte,
L'atome, dans tout être, eſt l'immuable fond!
Car ſi les éléments qui forment toute eſſence
Étaient par quelque atteinte au changement ſujets,
On ne ſaurait quels corps pourraient prendre naiſſance
Ou ne le pourraient pas, la doſe de puiſſance

Et le terme inhérents à l'être des objets,
Ni comment chaque race eût tranſmis ſa nature,
Ses lois, ſes mœurs, ſon vivre à ſa progéniture.
Le point, le dernier terme où le plein ſe réſout,
Limite qui n'eſt plus des organes ſentie,
Exiſte aſſurément ſans aucune partie ;
D'eſſence irréductible, il n'a pu hors d'un tout
Ni ne pourra jamais ſubſiſter par lui-même,
Partiel par nature, élément ſimple, extrême ;
Et le plein eſt formé par le compacte amas
De pareils éléments qu'un ſeul contact aſſemble
Et qui, n'exiſtant point, par ſoi, hors de l'enſemble,
Y tiennent forcément & ne s'arrachent pas.
L'atome eſt donc un plein ſolide, indiviſible,
Bloc maſſif d'éléments le plus petits poſſible,
Non fait de corps diſtincts conduits à concourir,
Mais de tout temps pourvu d'une unité profonde,
A qui l'on n'ôte rien, qu'on ne peut amoindrir,
Réſervoir éternel des ſemences du monde!
Si la diviſion n'a ſon terme borné,

Le moindre corps ſe prête à des parts innombrables,
Les moitiés des moitiés ſont en deux ſéparables
Toujours, & tout objet reſte indéterminé;
Car, dès lors, de la moindre à la plus grande choſe
Quelle eſt la différence? Aucune. Vainement
La plus grande au-deſſus s'élève infiniment;
De parts ſans nombre auſſi la moindre ſe compoſe;
Mais la raiſon qui ſent ces contradictions
S'en révolte, & tu dois, convaincu, reconnaître
Qu'il exiſte des corps, ſimples, ſans portions,
D'eſſence indiviſible, & qui, poſſédant l'être,
Sont ſolides auſſi, doivent toujours durer.
Supprime cette loi : que les choses produites
En d'inſécables parts ſont forcément réduites,
Et la Nature alors ne ſe peut réparer;
Car un corps devenant à l'infini pouſſière,
Répugne à ces états qu'affecte une matière
Apte à créer, tels que : poids, chocs, liens divers,
Rencontre & mouvement, d'où ſort tout l'univers:

Ceux qui veulent que tout exiſte & s'accompliſſe
Par le feu, que le feu ſoit l'unique élément,
De ceux-là tu prévois l'inſigne égarement;
Héraclite, leur chef, eſt le premier en lice
Qui, chez les ſages Grecs, moins à l'autorité
Qu'à l'art d'un verbe obſcur dut la célébrité.
La foule volontiers s'éprend & s'émerveille
Du myſtère entrevu ſous d'habiles détours,
La foule tient pour vrai ce qui flatte l'oreille,
Ce que farde un ſonore & careſſant diſcours!
S'il n'eſt que le feu pur, d'où vient donc, je te prie,
Que le monde, ſon œuvre, à l'infini varie
Dans ſes productions? Car il importe peu
Que ſe dilate ou bien ſe condenſe le feu,
S'il reſte feu toujours & dans chaque partie;
Son ardeur, là plus vive, eſt ailleurs amortie,
Selon qu'il ſe reſſerre ou s'écarte diffus,
Mais tu n'en peux tirer pour cela rien de plus,
Tant s'en faut que l'état ſi varié des choſes
N'ait que ſes éléments, clairs ou ſerrés, pour cauſes.

Encor s'ils admettaient du vide aux corps uni,
Le corps igné pourrait devenir denfe ou rare ;
Mais devant les écueils que le vrai leur prépare,
Ils efquivent le vide, ils l'ont partout banni ;
La peur d'un fol ardu les jette aux fauffes routes.
Auffi ne voient-ils pas qu'ôtant le vide aux corps,
Ils rendent tout maffif : les chofes ne font toutes
Qu'un feul plein qui ne peut rien émettre au dehors,
Comme un foyer qui lance & chaleur & lumière,
Et prouve qu'il n'eft point de compacte matière.
S'ils penfent que le feu, par quelque autre moyen
Transforme ainfi fa maffe, en groupes la refferre,
Sans que nulle partie en lui foit néceffaire,
Il faudra que ce feu tout entier tombe à rien,
Et que tout l'univers prenne de rien naiffance ;
Car tout être changé qui de fes bornes fort,
Anéantit par là ce qu'il était d'abord :
Si donc rien n'eft fauvé de la première effence,
Le monde, tu le vois, rentre dans le néant,
Et du néant renaît tout entier floriffant !

Puiſque pour conſerver la nature la même
A tout jamais, il eſt des corps déterminés
Qui, dans leur va-&-vient variant leur ſyſtème,
Transforment les objets autrement combinés,
Ces corps ne ſont donc pas des éléments ignés.
Que feraient en effet leur rupture, leur fuite,
Leur ordre varié, leur changement de lieu,
Si de tous les objets l'eſſence était de feu?
Reſterait feu toujours toute choſe produite!
Voici le vrai, je crois : il eſt des éléments
Dont le concours, le jeu, la place, la figure,
Et l'ordre, font du feu lui-même la nature,
Et la changent au gré de leurs agencements;
Ils n'offrent rien d'igné, ni rien qui puiſſe émettre
Des corps dont notre tact ſente & palpe le jet.
Prétendre que le feu c'eſt tout, ne pas admettre
Hors le feu, dans le monde, un ſeul réel objet,
Comme enſeigne Héraclite, eſt d'un fou le langage;
Car il oppoſe aux ſens leur propre témoignage,
Il ébranle les ſens dont toute foi dépend;

D'où ce qu'il nomme feu s'eſt fait à lui connaître ;
Il admet que le ſens connaît au vrai cet être,
Mais non d'autres, qu'il voit tout auſſi clairement ;
Doctrine aſſurément non moins folle que vaine!
Car où te référer ? Quelle marque certaine
Ont le faux & le vrai hors de tes ſens pour toi ?
A quel titre, niant au reſte l'exiſtence,
Ne laiſſer que le feu pour unique ſubſtance
Plutôt qu'ôtant le feu laiſſer n'importe quoi?
Certes des deux côtés la démence eſt la même.
Avoir donc pris le feu pour le ſeul élément,
Et compoſé de feu l'univerſel ſyſtème,
Ou voulu tirer tout de l'air uniquement,
Ou cru que l'eau peut ſeule & par ſoi faire un monde,
Ou penſé que la terre, en tout créant, revêt
Les attributs divers propres à chaque objet,
Quel écart de bon ſens & quelle erreur profonde!
Erreur auſſi d'unir les éléments par deux,
En joignant au feu l'air, & la terre au fluide,
Ou par quatre : air, feu, terre, onde, croyant qu'en eux

De toute éclofion le principe réfide.

L'Agrigentin fameux, Empédocle y croyait,
Celui qu'enfanta l'île à bords triangulaires
Dont la mer d'Ionie aux eaux vertes & claires
Bat les golfes profonds de fon flot inquiet,
Et, prompte, fe ruant par un étroit paffage,
Des bords italiens fépare le rivage.
Charybde immenfe eft là ; c'eft là qu'en grommelant
Bout l'Etna qui menace, encor gros de colère,
De vomir de fa gorge un autre jet brûlant,
Flambante éruption dont tout le ciel s'éclaire!
Des merveilles ont mis cette terre en honneur,
Et tout le genre humain l'admire & la renomme ;
Sol opulent, armé d'une race au grand cœur ;
Mais il n'en eft forti rien d'égal à cet homme,
D'auffi prodigieux, d'auffi cher & facré!
Ah! dans de fi beaux chants fa divine poitrine
Exhale & fait parler fon illuftre doctrine
Qu'à peine paraît-il de fang d'homme engendré!

Hé bien! lui-même & ceux qu'en ces vers j'interpelle,
Mais que ſi loin son œuvre a laiſſés derrière elle,
Eux qui, dans leur ſublime & riche invention,
Arrachent un oracle au temple de leur âme,
Plus ſûr & plus divin que tout ce que proclame
La Pythie au trépied verdoyant d'Apollon,
Sur les ſources du monde, écueil de leurs diſputes,
Failliſſent lourdement! Aux grands les grandes chutes!
Et d'abord, ſans nul vide ils font tout ſe mouvoir,
Et gardant les corps mous & subtils, la lumière,
Le feu, l'air, les vivants, les plantes & la terre,
Sans y mêler de vide ils les croient concevoir.
Puis ils croient que les corps à l'infini ſe rompent,
Sans admettre jamais d'arrêt aux fractions
Ni, dans les corps, d'atome inſécable; ils ſe trompent:
Il faut bien que pour point dernier nous admettions
Ce que l'aveu des ſens prononce irréductible,
Or l'atome inſécable eſt juſtement pour nous
Cet extrême d'un corps qui n'eſt plus perceptible.
En outre, comme ils font de corps ſouples & mous,

Corps ſujets à périr comme on les a vus naître,
Les éléments premiers, créateurs de tout être,
Il ſuit que l'univers doit retourner à rien
Et doit tirer de rien ses œuvres rajeunies :
Erreur deux fois absurde & que tu connais bien!
Ces ſubſtances, d'ailleurs, ſi ſouvent ennemies
Et poiſons l'une à l'autre, ou périraient unies,
Ou ſe diſperſeraient comme par les gros temps
Se diſperſent la foudre & la pluie & les vents.
Admets enfin que tout ſorte de quatre choſes,
Et qu'auſſi tout retourne à ces quatre éléments;
Mais ces principes-là, d'où vient que tu ſuppoſes
Qu'ils font les corps plutôt que les corps ne les font?
Car ils alternent tous pour engendrer le monde
D'un échange éternel d'apparence & de fond.
Que ſi tu veux que l'air ſe puiſſe unir à l'onde,
Et la matière ignée à l'élément terreux,
Sans changer de nature en s'accouplant entre eux,
Jamais tu ne feras que leur concours enfante
Un corps vivant, non plus que ſans vie : une plante;

Car chacun dans ce groupe, amas d'êtres divers,
Accuſe ſa nature, & l'air s'y manifeſte
Joint à la terre, & joint à l'eau le feu s'atteſte.
Or les vrais éléments n'engendrent l'univers
Que par un fond occulte & des moyens couverts,
Pour que nul n'élevant une hoſtile puiſſance,
Ne rompe dans les corps leur unité d'eſſence.
Ces ſages font venir du céleſte foyer
Le feu, qui doit en air se changer le premier ;
Puis l'onde ſort de l'air, & la terre de l'onde ;
A l'inverſe renaît de la terre le monde,
L'eau, puis l'air, puis le feu, par un flux éternel
Des aſtres de la terre & de la terre au ciel,
Sans que leur changement réciproque s'arrête.
Mais il ne ſe peut pas que l'élément s'y prête :
Pour ſauver, en effet, le monde du néant,
Il faut bien qu'un principe invariable y dure,
Car la mutation qui franchit la nature,
C'eſt la mort de l'objet qui fut auparavant.
Or, puiſque les objets énoncés tout à l'heure

Se viennent tous entre eux convertir, il faut bien
Que le fond, qui n'y peut se tranformer, demeure,
Sans quoi tout l'univers se résoudrait à rien.
Que n'admettons-nous donc des corps de cette espèce,
Qui, les mêmes toujours, ayant créé le feu,
Dès que leur nombre augmente ou diminue un peu,
Font l'air, en variant leur ordre & leur vitesse,
Et d'objets en objets transforment tout sans cesse ?
Mais tout, me diras-tu (le fait aux yeux est clair),
Puise au sol, croît & monte aux régions de l'air.
Si la pluie aux saisons favorables n'abonde
Pour distiller la nue aux feuillages mouvants,
Si le soleil n'y joint sa chaleur qui féconde,
Il ne croît de moissons, d'arbres, ni de vivants.
Faute d'aliments secs & d'eau qui les arrose,
Le corps se perd, la vie alors se décompose
Et rompt avec les nerfs & les os son lien.
Nous prenons en effet nourriture & soutien
Des corps fixes, fixés aussi pour toute chose.
C'est que les éléments, cent fois modifiés,

Entrent, communs à tout, en des choſes diverſes,
Variant l'aliment aux êtres variés.
Ce qui ſurtout importe en leurs mille commerces,
C'eſt leur accord, comment ils ſe ſont ordonnés,
Les mouvements entre eux ſoit reçus, ſoit donnés ;
Car les mêmes ſont tout : ſoleil, azur & ſange,
Mers & fleuves, ainſi qu'arbres, bêtes, moiſſons,
Mais combinés & mus de diverſes façons.
Et ne voyons-nous pas, dans ces vers que j'arrange,
Les mêmes lettres faire ainſi des mots nombreux,
Bien qu'il faille avouer que mots & vers entre eux
De ſon comme de ſens à tout moment diffèrent,
Dès que les rapports ſeuls de leurs lettres s'altèrent.
Certes, les éléments, en compoſés divers,
Sont plus féconds encore au monde qu'en mes vers.

Enfin d'Anaxagore explorons le ſyſtème
Rapporté par les Grecs, mais qu'ici je ne peux
Traduire en ce parler pauvre de nos aïeux ;
Je t'en pourrai du moins expoſer l'eſprit même.

Son homœomérie *eſt toute en ce qui ſuit :*
L'os eſt fait d'os menus de petiteſſe extrême,
De viſcères menus le viſcère eſt produit,
Le ſang naît du concours de mille gouttelettes
Toutes de ſang ; l'or vient de l'or même en paillettes,
La terre eſt un amas de corps terreux en miettes,
Le feu de corps ignés, & l'eau de corps aqueux,
Ainſi tous les objets de corps les mêmes qu'eux.
Il le croit, & pourtant ne veut du tout admettre
Ni vide en les objets, ni terme aux fractions ;
Sur l'un & l'autre point il me paraît commettre
La même erreur que ceux que plus haut nous citions.
En outre, il fait ainſi trop fragile le germe,
Si l'on peut appeler germe un principe tel,
Identique aux objets, pâtiſſant & mortel
Comme eux, & n'offrant rien, pour ſubſiſter, de ferme.
Lequel pourra tenir contre un puiſſant effort,
Et ſe pourra ſauver, ſous les dents de la mort ?
Eſt-ce le ſang ? les os ? la flamme, l'air ou l'onde ?
Aucun, certes, dès lors qu'au même titre tous

Seront auſſi mortels que toute choſe au monde
Que nous voyons lutter & périr devant nous.
Or, les choſes jamais, j'en ai fourni les preuves,
Ne rentrent au néant & n'en remontent neuves.
Puis, grâce aux mets, le corps s'accroît & s'entretient,
Il s'enſuit que les os, les nerfs, le ſang, les veines,
[1] *Faits de mets variés, ſont tous hétérogènes;*
Ou bien chaque élément eſt complexe & contient
De petits corps nerveux & des veines complètes,
De petits os, du ſang réduit en gouttelettes;
Dans ce cas, l'aliment, qu'il ſoit humide ou ſec,
Eſt donc hétérogène : il y faut reconnaître
Des nerfs, des os, du ſang, mainte autre humeur avec.
De plus, ſi tous les corps que du ſol on voit naître
S'y trouvent en petit, le ſol implique alors
Des germes d'un genre autre, autant qu'il fait de corps.
Et de tous les objets tu peux ainſi l'entendre :

[1] Nous avons complété le ſens avec le vers ſuivant :

Et nervos alienigenis ex partibus eſſe

qu'on trouve dans diverſes éditions, notamment dans celle de Lambin.

Le bois cachant en lui flamme, fumée & cendre,
Des germes d'un genre autre y font donc inhérents ;
Tous les corps que la terre alimente y vont prendre
Des corps différents d'eux, nés de corps différents.
Il reftait au fyftème une ombre de refuge ;
Anaxagore ici s'en empare ; il préjuge
De tous les corps dans tous le mélange fecret,
Seul le corps dont la dofe y domine apparaît,
Le premier fous la main & le premier qu'on voie ;
C'eft là du vrai pourtant fe beaucoup éloigner :
Dans les blés, quand le grès d'un âpre effort les broie,
La préfence du fang fe devrait témoigner,
Et des autres produits que notre corps sécrète ;
On devrait voir la meule en mouvement faigner.
Des herbes & de l'eau ferait de même extraite
Une rofée exquife & femblable de goût
Au lait dont les brebis ont la mamelle pleine.
Rien qu'en pulvérifant les glèbes de la plaine,
On verrait, difperfés en embryons partout,
Herbes, moiffons, forêts, dans le fein de la terre,

Enfin le bois rompu révélerait le feu,
La cendre & la vapeur qu'en germes il enferre.
Or il eſt évident que rien de tel n'a lieu :
Il eſt donc faux qu'ainſi les choſes s'entremêlent,
Mais les germes, communs aux corps qui les recèlent,
Y ſont mainte alliance en variant leur nœud.
Pourtant, me diras-tu, les puiſſantes tempêtes,
Soufflant ſur les grands monts, contraignent quelquefois
Les hauts arbres voiſins à tant froiſſer leurs faîtes
Que la flamme jaillit en vifs éclairs du bois ;
Mais la flamme en ce bois n'eſt pas toute produite,
Ses germes ſeuls y ſont qui, par le frottement
Raſſemblés, des forêts cauſent l'embraſement ;
Si la flamme y giſait à l'avance introduite,
Le feu ne ſe pourrait jamais diſſimuler,
Il devrait, attaquant les arbres, tout brûler.
Je te l'ai donc bien dit, ce qui ſurtout importe
Ce ſont des éléments tous de la même ſorte,
Leur concours, le rapport qui les tient ordonnés;
Les mouvements entre eux ſoit reçus, ſoit donnés.

C'eſt ainſi que, changeant à peine leurs ſyſtèmes,
Ils font le bois, le feu; comme dans ces mots mêmes
Il ſuffit de changer les lettres quelque peu
Pour déſigner de noms diſtincts le bois, le feu.
Enfin, ſi rien pour toi du ſpectacle des choſes
N'eſt explicable à moins qu'en tout tu ne ſuppoſes
Des germes de nature analogue aux produits,
Dans leurs propres effets les germes ſont détruits :
S'ils vibrent dans l'éclat du ris qui les ſecoue
Comment de pleurs ſalés vont-ils baigner la joue?

Courage! entends le reſte, alors tu verras mieux :
L'ombre eſt épaiſſe, oui, mais d'un thyrſe de flamme
Un grand eſpoir d'honneur m'eſt venu frapper l'âme,
Il m'attiſe au côté l'amour délicieux
Des Muſes! & tout plein de leur vertu, j'explore
Des déſerts que nul autre au mont Piérus encore
N'a foulés! Il me plaît d'aller faire jaillir
Des eaux vierges encore, il me plaît de cueillir
Des fleurs neuves, d'atteindre une illuſtre couronne

Dont les Muſes n'ont ceint les tempes de perſonne!
Et mon objet eſt grand! Je viens rompre les fers
Dont les religions garrottent l'âme humaine.
Je chante, illuminant un ténébreux domaine
Où je colore tout de la beauté des vers!
Et ce charme eſt utile à l'œuvre que je tente :
Le médecin qui fait d'ingénieux efforts
Pour donner aux enfants l'abſinthe rebutante,
A d'un miel doux & blond du vaſe enduit les bords,
Et l'approchant ainſi de leur lèvre amuſée
Leur verſe à leur inſu cette amère liqueur,
Non pour mettre en péril leur candeur abuſée,
Mais leur rendre plutôt la vie & la vigueur;
Et moi, dont le ſujet eſt ſi peu fait pour plaire,
Sujet ſouvent ingrat aux diſciples nouveaux
Et toujours abhorré du rebelle vulgaire,
Dans ce parler ſuave expoſant mes travaux,
J'ai voulu les dorer du doux miel de la muſe;
Puiſſes-tu juſqu'au bout, ſéduit par cette ruſe,
Avec moi pénétrer, ſous le charme des vers,

L'essence, la figure & l'art de l'univers!
Solides, tu le sais, les germes de matière
Vont & viennent sans fin, masse à jamais entière;
Mais leur somme, ce point doit être examiné,
Est-elle ou non finie? Et j'ai déterminé
Le lieu, l'espace libre où s'agite le monde;
Ce vide, recherchons s'il offre un champ borné
Ou d'un abîme ouvert l'immensité profonde.
Certes, dans aucun sens le Tout n'est limité;
Car il faudrait qu'au Tout fût une extrémité;
Or nulle extrémité n'existe en une chose
Sans quelque être au delà qui la borne & qui pose
Un terme où le trajet du regard aboutit;
Donc le Tout (hors duquel n'est rien sans contredit)
Manquant d'extrémité, n'a ni fin ni mesure.
Et n'importe en quel lieu l'on s'y trouve placé,
Toujours, de quelque poste éloigné qu'on s'assure,
On voit tout l'infini de toutes parts laissé.
En outre, supposons fini l'espace vide :
Que si quelqu'un se porte à son extrême bord,

Et là, juſte au confin, décoche un trait rapide,
Admets-tu que, brandi par un puiſſant effort,
Le trait, d'un libre vol fuie où la main l'adreſſe,
Ou bien que devant lui quelque obſtacle ſe dreſſe?
C'eſt l'un ou l'autre, il faut évidemment opter;
Des deux parts point d'iſſue, & tu dois reconnaître
Qu'à l'infini s'étend tout l'enſemble de l'être,
Car, ou bien quelque objet venant l'intercepter,
Ce trait n'atteindra pas à la limite même,
Ou, s'il paſſe, il n'eſt point parti du bord extrême.
Je te peux ſuivre ainſi, tu recules en vain
N'importe où; qu'advient-il de cette flèche enfin?
Elle ne peut trouver nulle part de limite,
Il s'ouvre une carrière éternelle à ſa fuite.
En outre, que l'eſpace entier ſoit limité,
Qu'en un cercle fixé le Tout ſe circonſcrive,
Auſſitôt par ſon poids la matière maſſive
Se ramaſſe en un bloc au fond précipité,
Sous la voûte du ciel rien, plus rien ne circule,
Même il n'eſt plus ni ciel ni rayons de ſoleil;

La matière, en effet, qui toute s'accumule,
Dès l'infini du temps croupit dans le ſommeil.
Il n'en eſt point ainſi, les corps élémentaires
N'ont jamais de repos, car il n'eſt pas de fond
Où tous ils puiſſent tendre & reſter ſédentaires;
Dans une activité ſans fin les choſes vont
En tous ſens, & le flot des principes du monde,
Éternels & lancés du ſein du gouffre, abonde.
L'objet borne l'objet, partout nous l'obſervons;
Les monts limitent l'air & l'air enceint les monts,
La mer confine au ſol, le ſol aux mers confine,
Mais le Tout hors de ſoi n'a rien qui le termine.
Une lueur de foudre en ſon rapide cours
Peut, tant la profondeur de l'eſpace eſt immenſe,
Suivre le vol du temps en y fuyant toujours,
Et toujours ſa carrière en entier recommence.
Ainſi, de tous côtés, des abîmes ouverts,
Nulle part de limite à l'énorme univers!
La Nature interdit à cette ſomme entière
Des choſes toute borne, en forçant la matière

A borner l'être vide & la bornant par lui;
Tous deux font l'un par l'autre un enfemble infini.
Si l'un, abforbant l'autre, eût franchi fa barrière,
Ufurpant à lui feul toute l'immenfité,
Ni terre alors, ni mer, ni coupole fereine
Du ciel, ni corps facrés des dieux, ni race humaine,
Rien n'eût, un feul moment de l'heure, fubfifté,
La matière difjointe, en poudre, éparfe toute,
Par le grand vide irait, vagabonde & diffoute,
Ou plutôt, de tout temps diffufe & fans lien,
Ne fe pouvant grouper, elle ne créerait rien,
Et ce n'eft certes point par confeil & génie
Que les germes entre eux fe font coordonnés;
Ils n'ont point ftipulé leur future harmonie,
Mais de mille façons, mus, heurtés, combinés,
Ils explorent partout l'étendue infinie;
Effayant toute sorte & de jeux & d'accords
Ils parviennent enfin jufqu'à ces affemblages
Où se fixe créé le monde entier des corps,
Qui refte organifé pour un grand nombre d'âges

Dès que les mouvements ont trouvé leurs concerts.
L'eau des fleuves ainſi roule aux avides mers
Et les comble à grands flots, & les races pullulent
Floriſſantes, la terre au doux ſoleil mûrit
Des fruits nouveaux, les feux éthérés qui circulent
Vivent! Mais il fallait que l'infini s'ouvrît
D'où jaillit la matière, abondamment offerte
A tous en temps voulu pour réparer leur perte.
Comme les animaux privés de ſe nourrir
Défaillent amaigris, le monde doit mourir,
Si par quelque motif, en détournant ſa courſe
La matière une fois le laiſſe ſans reſſource.
Puis les chocs du dehors ne peuvent de partout
Tenir l'enſemble uni, comme qu'il ſe compoſe;
Leur preſſion fréquente en maintient quelque choſe,
Tandis que d'autres corps viennent remplir le tout,
Mais cette preſſion qu'un reſſaut entrecoupe,
Laiſſe aux germes ainſi la place & le moment
De fuir, & de jaillir en liberté du groupe.
Il faut donc qu'il en vienne encore abondamment,

Et qu'à flots infinis la matière ſe preſſe
Afin qu'auſſi les chocs ſe ſuccèdent ſans ceſſe.
Sur ce point, Memmius, prends garde & ne crois pas
Que tout, comme ils l'ont dit, tende au centre du monde,
Qu'ainſi de l'univers l'équilibre ſe fonde
Sans chocs extérieurs, & qu'en haut comme en bas,
Tout tendant au milieu, rien ne ſe déſagrége;
Quelque choſe aurait donc en ſoi ſon propre ſiége,
Et les corps lourds qui ſont ſous terre, montant tous,
Prendraient pied ſur le ſol à l'oppoſé de nous.
Comme on voit des objets les images dans l'onde,
Un peuple d'animaux, ſelon eux, vagabonde
Renverſé, ſans qu'il puiſſe au-deſſous plutôt choir
De terre en ciel qu'ici nos corps n'ont le pouvoir
D'eux-mêmes de voler vers le céleſte temple;
Ceux-là voient le ſoleil, lorſque notre œil contemple
Les aſtres de la nuit, avec nous tour à tour
Partageant l'heure, ils ſont leur nuit de notre jour.
Chimères, dont l'erreur de ces fous était groſſe,
Parce qu'ils ont d'abord pris une route fauſſe :

Il ne peut être au vide, au lieu ſans horizon
Nul centre, y fût il même un centre, aucune choſe
Ne doit ſe fixer là par cette ſeule cauſe
Plutôt qu'ailleurs siéger pour toute autre raison.
En effet, tout le lieu, l'eſpace appelé vide,
Doit s'ouvrir dans le centre auſſi bien qu'en dehors
Aux corps peſants partout où leur chute les guïde.
Il n'eſt pas d'endroit tel qu'arrivé là le corps,
Ceſſant de graviter, dans l'abîme réſide.
Tout vide ſous le poids qui s'y veut appuyer
Cède indéfiniment par ſon eſſence même;
Rien de tel ne peut donc maintenir le syſtème
Des corps, & par l'attrait d'un centre les lier.
Ce ne ſont pas d'ailleurs tous les corps qu'ils prétendent
Vers le centre pouſſés, mais bien certains d'entre eux :
Les terres, les liqueurs, les corps quasi-terreux,
Océans, grandes eaux qui des ſommets deſcendent;
Tandis qu'inverſement les atomes de feu,
Les particules d'air s'écartent du milieu :
Tout l'éther étoilé vibre en formant la sphère,

Et le ſoleil repaît ſes flammes au champ bleu
Du ciel, où tout le feu rayonné s'agglomère.
Des arbres, diſent-ils, jamais ne verdirait
Le faîte, ſi du ſol chacun d'eux ne tirait
Peu à peu sa pâture . . . . . .
. . . . . .
. . . . . .
. . . . . *de crainte*
Qu'à la façon du feu volant de toutes parts
N'éclatent auſſitôt, par le grand vide épars,
Les murs rompus du monde, entraînant tout le reſte,
Ou que ne croule bas l'ample voûte céleſte,
Que, ſous les pieds la terre en un clin d'œil fuyant,
Dans leurs débris mêlés cieux & choſes broyant
Les corps, tout n'aille au vide, immensité profonde,
Et qu'en un point de temps rien ne ſubſiſte au monde
Hors la matière aveugle & l'eſpace déſert.
Car, ſi les éléments ſont faute en quelque place,
Au déſaſtre commun c'est un paſſage ouvert :
La matière par là va jaillir toute en maſſe.

Retiens ces vers, le reſte aiſément s'en déduit :
Un point éclaircit l'autre, en vain la nuit obſcure
Couvre tes pas, va lire au cœur de la Nature,
Va, c'eſt ainſi qu'au vrai le vrai s'allume et luit !

Imprimerie L. Toinon & Cie, à Saint-Germain.

JUL 2 2 1940